

Ibn-Khaldoun

Sa Philosophie Sociale

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée et soutenue à la Faculté des Lettres en 1930

par

G. BOUTHOU

Licencié ès-lettres - Diplômé d'Études Supérieures de Philosophie

Docteur en Droit - ès-sciences Juridiques, Politiques, Économiques

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, Rue Jacob :-: PARIS (VI)

1930



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548427_0041

IBN-KHALDOUN
SA PHILOSOPHIE SOCIALE

Ibn-Khaldoun

Sa Philosophie Sociale

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée et soutenue à la Faculté des Lettres en 1930

par

G. BOUTHOU

Licencié ès-lettres - Diplômé d'Études Supérieures de Philosophie
Docteur en Droit - ès-sciences Juridiques, Politiques, Économiques

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, Rue Jacob :-: PARIS (VI^e)

—
1930

*26549

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses.
Ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*



VIE D'IBN-KHALDOUN

L'étude de l'œuvre d'un historien n'appelle pas nécessairement le récit détaillé de sa vie, ni que l'on médite longuement les détails de sa biographie. Lorsque, surtout, un historien a fait œuvre de chroniqueur ou d'annaliste, qu'il s'est contenté de relater les événements tels qu'ils étaient rapportés par les traditions régionales ou locales, ou qu'il a étudié et groupé les documents d'une époque, pour en faire un récit complet, les péripéties de son existence n'ont qu'une importance documentaire.

Tel serait le cas d'Ibn-Khaldoun, si l'on ne considérait que la partie purement historique de son œuvre. Celle-ci constitue à elle seule un titre de gloire éclatant ; sans l'œuvre historique d'Ibn-Khaldoun, nous ignorerions aujourd'hui ce qu'a été l'histoire de l'Afrique du Nord, depuis la conquête musulmane jusqu'au XIV^e siècle ; tous ceux qui voudraient établir une continuité entre la fin de l'empire romain, la période byzantine et les temps modernes seraient réduits, sans Ibn-Khaldoun, à des conjonctures. Surtout, il nous manquerait les éléments nécessaires pour avoir une idée quelque peu exacte de ce qu'a été la vie de l'Afrique du Nord, durant la seule période où elle s'est trouvée livrée à elle-même, n'ayant plus qu'un lien théorique avec d'autres peuples.

Mais le rôle d'Ibn-Khaldoun est très supérieur à celui d'un simple chroniqueur : d'abord, il a voulu produire une œuvre d'historien qui dépassât le cadre du pays où il a vécu et a écrit une histoire universelle qui est une œuvre considérable, unique, à cette époque, en pays musulman ; mais

surtout il a voulu faire aussi œuvre de philosophe en procédant à la synthèse de ses connaissances historiques. C'était là une entreprise unique, et qui était sans exemple depuis les grands noms de la philosophie hellénique. Ibn-Khaldoun a senti l'insuffisance de l'histoire telle qu'on la concevait de son temps, c'est-à-dire qui consistait en énumérations de faits, de noms et de dates. Il a voulu s'élever à la connaissance de ce que nous appellerions les lois historiques ; non content de raconter et d'énumérer, il a voulu comprendre et expliquer, indiquer les origines des nations, reconnaître les causes des événements, les différences et les analogies qu'ils peuvent présenter entre eux (1). « M'introduisant par la porte des causes générales dans l'étude des faits particuliers, j'embrasse dans un récit compréhensif l'histoire du genre humain... J'assigne aux événements politiques leurs causes et leurs origines ».

Une tentative d'une telle envergure, surtout lorsqu'elle est l'œuvre d'un homme qui a, comme nous le verrons, ignoré les œuvres analogues produites en d'autres temps, implique déjà une personnalité exceptionnelle, des dons de créateur génial, qui suffisent à eux seuls à attirer l'attention sur les péripéties de son existence, puisqu'on peut admettre à coup sûr que celles-ci se sont reflétées dans son œuvre.

A ce sujet, il y a lieu de faire une première réflexion sur le fait dominant de toute existence, c'est-à-dire sur l'époque, le moment historique où elle se place, et qui contient toutes les suggestions extérieures qu'elle peut recevoir des événements qui lui sont contemporains. Ibn-Khaldoun a vécu à la fin du moyen-âge, c'est-à-dire à une époque de bouleversements historiques très considérables, à la fois dans

(1) Nous reviendrons dans le cours de cette étude sur les différentes théories exposées dans les *Prolégomènes*, mais d'ores et déjà rappelons que cette œuvre contient : 1° un essai de critique historique ; 2° une tentative d'explication générale des phénomènes sociaux ; 3° une étude des lois de l'évolution sociale et politique.

l'ordre politique et dans l'ordre intellectuel. En Europe, la Renaissance commence ; pour l'Afrique musulmane, au contraire, cette période correspond à une régression notable : d'une part, c'est la destruction de l'Espagne musulmane qui avait été, somme toute, le prolongement et le couronnement de l'Islam nord-africain. En Afrique, les grands royaumes berbères sont dans une décadence profonde, leur morcellement va de pair avec l'anarchie croissante ; l'équilibre traditionnel de la population se modifie profondément par suite de l'absorption des Berbères Zénètes par les Arabes Hilaliens. De toutes parts, les éléments de trouble et d'affaiblissement vont en s'affirmant. Ibn-Khaldoun se rend assez bien compte de cette situation : il parle de l'époque de décadence à laquelle il vit ; du bouleversement qu'a subi l'univers qui l'entoure. A l'époque où il vécut, dit M. E.-F. Gautier, les premiers linéaments du Maghreb moderne se dessinent et celui du moyen-âge est en pleine vue. Epoque intermédiaire, tournant de l'histoire qui le placent dans une situation d'observateur exceptionnel (1).

Les époques troublées sont propices à l'éclosion de personnalités particulièrement vigoureuses dans le domaine de l'action comme dans celui de la pensée. Il semble que l'ébullition et le trouble des esprits fassent naître des curiosités plus aiguës et des appétits plus vigoureux. A la faveur de l'agitation, à la vue des renversements de situations, les ambitions s'aiguisent et s'élèvent à un degré d'avidité auquel il est rare qu'elles arrivent en des époques où les destinées des hommes paraissent toutes tracées au sein d'une société calme et réglementée.

Ibn-Khaldoun fait penser à certains personnages de la Renaissance italienne, au caractère plein de contraste, à la fois hommes d'étude, artistes et hommes de guerre. Comme eux, ils fit montre au cours de sa carrière, d'une ambition effrénée, et en même temps du goût remarquable de

(1) E. F. Gautier. — Les siècles obscurs du Maghreb, p. 55.

l'étude et de la méditation qui lui permit, dans un court intervalle, au milieu d'une vie politique particulièrement agitée, de produire une œuvre énorme dont une partie, les *Prolégomènes*, présente tous les caractères du génie.

On peut même croire qu'il eut des dons artistiques ; malgré son aversion théorique pour les raffinements de la civilisation, il montre, dans les pages où il en parle, une connaissance des arts de son temps beaucoup trop précise pour qu'il n'en ressentit pas l'attrait. A la fin des *Prolégomènes*, il rapporte un certain nombre de poèmes et de chansons en langue vulgaire dont il est peut-être l'auteur ; on a cru quelquefois ces chansons apocryphes, elles existent cependant, même dans le manuscrit des *Prolégomènes* établi du vivant de l'auteur et qui se trouve à la Bibliothèque Karaouine de Fez, où il nous a été donné de les voir.

Ibn Khaldoun a-t-il eu conscience de l'importance de sa personnalité, de la lumière qu'elle projette sur son œuvre ? Il est certain en tous cas que sa biographie aide puissamment à la compréhension de ses *Prolégomènes*, à la détermination de leur portée, et, en quelque sorte, à la genèse de sa pensée. La biographie d'Ibn-Khaldoun, mise par l'auteur lui-même en tête de son œuvre, sert de son côté d'introduction, d'explication lyrique, pourrait-on dire, à cette véritable « Introduction à l'étude de l'histoire » que sont ses *Prolégomènes*.

Ibn-Khaldoun naquit à Tunis, dans la première moitié du xiv^e siècle (1332) ; il a pris lui-même la peine de dresser sa propre généalogie dans la notice biographique dont nous avons parlé. Il se donne comme descendant d'une riche famille arabe de Hadramaout qui, après avoir pris part aux événements qui marquèrent la fondation des premiers empires musulmans, émigra en Espagne. Ses ancêtres occupèrent dans ce pays de hautes positions, surtout à Séville, tant que régnèrent les Ommeyyades. Par la suite, après la chute de cette dynastie, les guerres intestines qui déchirè-

rent les musulmans d'Espagne et leur recul progressif, la famille de notre auteur émigra au Maroc d'abord, puis en Tunisie.

Ibn-Khaldoun fit des études très complètes à l'Université de Tunis. Il s'étend avec complaisance sur ses succès scolaires et parle avec reconnaissance de ses maîtres, notamment du philosophe El-Abbeli, qu'il appelle « le grand maître des sciences fondées sur la raison ». Malgré qu'il ait fait des études très achevées pour l'époque, et qui comprenaient en même temps la théologie, le droit, les sciences naturelles et la philosophie, notre historien les termina de bonne heure. Il voulut alors entrer dans la vie publique. A cette époque, la dynastie hafside régnait sur la Tunisie et la Tripolitaine. Les provinces de Constantine et de Bougie constituaient des vices-royautés, gouvernées par des princes hafside ; il en était de même des provinces du Zab et de Biskra. On donnait à cet ensemble le nom d'Ifrikya. Au delà de ces régions, la dynastie des mérinides gouvernait les pays, allant de Tlemcen jusqu'à La Moulouya. Les deux dynasties étaient rivales et se combattaient fréquemment. A peu près à l'époque où notre auteur devait entrer dans la vie publique, le sultan mérinide Aboul-Hacen, à la suite d'une expédition heureuse, s'était emparé de Tunis, en 1348 (749 de l'Hégire). Mais les tribus arabes qui l'avaient aidé dans cette expédition se retournèrent contre lui. Il les avait mécontentés en leur retirant les privilèges et les pensions qu'elles tenaient du gouvernement hafside. Le peuple de Tunis se révolta à son tour contre Aboul-Hacen qui fut obligé de se retirer.

La carrière d'Ibn-Khaldoun commence donc au milieu d'une catastrophe, circonstance propre, comme chacun sait, à mûrir l'esprit. A tous les maux de la guerre et de l'invasion, s'ajouta une épidémie où Ibn-Khaldoun perdit à la fois son père, sa mère et la plupart de ses maîtres. C'est à cette époque qu'il entra comme secrétaire « écrivain du pa-

raphe » au service du sultan, pour remplacer un secrétaire nommé Ibn-Omar « qui avait été destitué parce qu'il avait exigé une augmentation de traitement » (*sic*). A son tour il quitte bientôt le service des hafside pour celui de la dynastie rivale. Il fut alors ensuite employé à diverses missions qui l'amènèrent à faire de longs séjours en Algérie, où il prit une part de plus en plus active aux intrigues politiques auxquelles se livraient chefs et roitelets berbères de l'époque ; notamment il vécut un certain temps auprès d'une tribu importante et redoutée, celle des Daouadia et parvint à prendre un grand ascendant sur elle. Aussi plus tard, les gouvernements successifs qui voulaient se concilier les bonnes grâces de cette dangereuse tribu lui dépêchaient-ils souvent Ibn-Khaldoun en ambassade. Ce point est intéressant à noter pour l'intelligence de ses théories sociologiques. Il montre qu'il acquit de bonne heure, grâce à ses fonctions, une connaissance approfondie de la psychologie de ces nomades, auxquels il fait tenir une si grande place dans sa philosophie de l'histoire.

La carrière d'Ibn-Khaldoun, qui commença au milieu d'une catastrophe, invasion étrangère, épidémie, etc..., continua à être extrêmement agitée. Pendant quatorze ans, nous le voyons mener une vie de diplomate et d'homme d'Etat, errant tour à tour au service de dynasties rivales ou ennemies, au milieu des vicissitudes les plus variées. Comme nous l'avons vu, il débuta à l'âge de vingt ans au service du Sultan hafside de Tunis, mais il ne resta là que six mois et passa au service de la dynastie rivale qui était celle des Mérinides de Fez. Il fut employé par eux pendant quelque années à Bougie, puis appelé dans la capitale, où il resta dix ans. Ces dix années furent aussi extrêmement troublées : Le Sultan mérinide mourut peu de temps après l'arrivée d'Ibn-Kaldoun à Fez ; ce fut le point de départ d'une série de révolutions et d'intrigues, nouées autour de la régence. Il semble qu'Ibn-Khaldoun se soit agité éperdument durant

cette époque où il espérait évidemment s'élever à la faveur de ces troubles. Finalement les choses se gâtèrent ; il avait noué une conspiration avec un prince hafside, ancien Emir de Bougie, mais il fut découvert et mis en prison ; il y resta pendant deux ans. Une opinion assez répandue veut que, durant ces deux années d'emprisonnement, furent méditées et préparés les Prolégomènes. Tradition très vraisemblable pour la partie politique de cet ouvrage qui semble écrit pour répondre aux questions : Comment s'établit la souveraineté ? Quelle est l'origine des dynasties ? Comment se fonde une dynastie ? Ces questions, en ce moment plus qu'en une autre époque, devaient tenir particulièrement à cœur à notre auteur, qui donnait alors tous les signes et subissait les conséquences d'une ambition démesurée. Plus tard, en commentant ses revers, il dira qu'ils sont dûs à « l'imprudence de la jeunesse qui le porta à viser trop haut ».

Son emprisonnement aurait pu durer longtemps encore, ou même se terminer tragiquement ; fort heureusement il fut libéré à la suite d'un changement de règne. Mais il ne resta pas à Fez, il s'embarqua en 1362 pour l'Espagne, où il fut bien reçu par le Sultan de Grenade, et envoyé bientôt comme ambassadeur à Séville, auprès du roi Pierre le Cruel. Il plut au roi qui lui proposa d'entrer à son service lui offrant de lui rendre les biens que ses ancêtres avaient possédés à Séville. Au bout d'un séjour de trois ans en Espagne, il retourne en Afrique et se rend à Bougie. La raison de son retour n'est pas indiquée par lui. Nous en sommes donc réduits à des conjectures. Il est fort possible que cette raison soit d'ordre général ; Ibn-Khaldoun a, par ailleurs, porté des jugements sur l'état social de l'Espagne musulmane ; il juge que les populations y sont humiliées, qu'elles sont formées de cultivateurs impuissants à se défendre contre les exactions du pouvoir, que ces gens ont perdu toutes les qualités de fierté et d'indépendance qu'il apprécie tant chez

les nomades et les montagnards de l'Afrique. En définitive, habitué aux agitations de la vie politique nord-africaine propices aux entreprises des ambitieux, il a peut-être jugé que l'Espagne était sans avenir pour lui, d'autant plus que son sens politique et sa mission auprès du roi de Castille avaient dû lui montrer que la situation du dernier royaume musulman d'Espagne était devenue précaire.

Mais il existait une autre raison plus immédiate de son retour en Afrique : le prince hafside avec lequel il avait conspiré et avait été emprisonné à Fez venait de devenir Emir de Bougie. Peut-être avait-il appelé Ibn-Kaldoun, en tous cas, aussitôt arrivé à Bougie, celui-ci est élevé aux plus hautes charges et devient premier ministre de l'Emir. Mais la destinée s'acharne sur Ibn-Khaldoun ; à peine est-il élu au plus haut poste de l'Etat que son maître l'Emir est tué par son cousin, le Sultan de Constantine, qui s'empare de Bougie en 1366. La carrière d'Ibn-Khaldoun est de nouveau brisée.

C'est alors que, quittant les cours, il va s'installer à Biskra où il renoue ses anciennes relations avec les tribus arabes descendantes des Hilaliens. Grâce à son ascendant sur ces tribus, il devient une sorte de négociateur tout désigné entre elles et les différentes dynasties qui recrutaient des cavaliers parmi ces soldats-nés. Il lui arrive même de se mettre à la tête de ces bandes et de prendre part à plusieurs batailles (1). Cette partie de sa vie dura huit ans, pendant lesquels Ibn-Khaldoun fut en quelque sorte condottière au service de plusieurs dynasties, notamment les Abd-el-en-ouadistes de Tlemcen, puis de nouveau les Mérinides de Fez. Mais, nous dit-il, brusquement l'Emir de Biskra prit ombrage de l'influence grandissante d'Ibn-Khaldoun sur les tribus arabes de la région. Il se prépare à lui faire un mauvais parti et notre auteur averti doit quitter Biskra sans esprit de retour.

(1) Il existe dans les Prolégomènes un chapitre sur l'organisation militaire, la conduite des armées et la stratégie.

La première partie de la vie politique d'Ibn-Khaldoun avait été une série d'intrigues de cour qui ne réussirent pas. La seconde paraît intimement liée avec sa théorie de l'origine du pouvoir politique ; celui-ci, nous dit Ibn-Khaldoun — tout au moins en Afrique du Nord — a pour origine la poussée périodique de tribus nomades bien groupées et devenues redoutables qui tendent à s'emparer des cités ou des Etats affaiblis. Il s'est donc installé aux sources de la puissance ; il a patiemment cultivé l'amitié d'un groupe particulièrement redouté de tribus auxquelles leur origine arabe devait conférer un surcroît de prestige, et il est devenu leur condottière. Peut-être voyait-il de nouveau s'ouvrir le chemin du pouvoir, lorsque l'hostilité de l'émir de Biskra vient tout gâter de nouveau. Y a-t-il eu encore ici quelque imprudence commise par Ibn-Khaldoun, a-t-il conspiré, s'est-il montré menaçant ? Sur ce point, l'autobiographie garde encore le silence, mais ce revirement de l'Emir donne à croire qu'il a craint, à tort ou à raison, de voir le condottière se muer en rival.

Toujours est-il que ces vingt ans d'agitation dangereuse et vaine ont dû lasser Ibn-Khaldoun. Il se retire dans un petit château des environs de Tiaret, et pendant quatre ans se consacre uniquement à l'étude. C'est là qu'il composa une grande partie de son histoire universelle ainsi que les *Prolégomènes*, dont une notable partie est constituée par la méditation et l'enseignement de ses succès.

Au bout de ces quatre ans de séjour, qui furent quatre années de répit dans une existence jusqu'alors si cahotée, il repart pour Tunis, appelé, dit-il, par le prince qui gouvernait cette ville.

L'autobiographie d'Ibn-Khaldoun est très brève. On y retrouve la caractéristique de la conception orientale ou, plus généralement, moyenâgeuse du récit : il relate les faits et non les pensées. Lorsqu'une décision a dû, de toute évidence, être précédée de réflexions et de discussions, le

récit ne s'arrête jamais à l'énumération ni à l'analyse de toutes ces pensées précédant l'action ; tout au plus en relate-t-il la cause déterminante. Ainsi fait Ibn-Khaldoun lorsqu'il nous raconte les événements marquants de son existence ; il ne nous dit jamais ses pensées, aucune page ne nous fait le récit qui serait si attachant de ses réflexions personnelles, ne montre le reflet des vicissitudes qu'il a vécues sur sa personnalité. Pour étudier sa biographie qui, à tous égards, est si intéressante ; on est obligé de procéder à des recoupements, de comparer alternativement, comme nous avons essayé quelquefois de le faire, les périodes successives de sa vie à son œuvre et réciproquement, afin de tenter d'éclairer l'une par l'autre et de montrer les liens qui les unissent.

Ainsi, nous ne savons pas si ce retour d'Ibn-Khaldoun à Tunis est le résultat de l'ambition impénitente de notre auteur, désireux de reprendre sa vie politique. Il nous dit qu'il fut rappelé à Tunis par le prince qui était désireux de se perfectionner dans les sciences historiques. Cette fois, c'est donc au savant et non à l'homme d'Etat qu'on s'adresse. La biographie a été rédigée bien après ces événements. Ibn-Khaldoun a-t-il réellement cédé à des sollicitations flatteuses pour le savant, ou bien s'est-il résigné à cette sorte de retraite et fait de nécessité vertu, après avoir essayé de jouer un rôle politique ? Ce point reste obscur ; en tout cas désormais sa vie est plus calme ; il poursuit à Tunis la rédaction de son œuvre historique, notamment de son « Histoire des Berbères » que lui a demandée son nouveau maître.

Mais la vie politique continue à être orageuse dans le Maghreb oriental. Ibn-Khaldoun, qui s'est résigné au rôle de savant, paraît n'avoir pas trouvé la quiétude à laquelle il espérait avoir droit enfin dans l'Afrique du Nord trop agitée. Il sollicita l'autorisation d'aller en pèlerinage à la Mecque ; en réalité, il avait l'intention de se fixer dans un

pays moins troublé. Il arriva au Caire le 5 février 1383. La vue de cette ville lui causa une admiration qu'il exprima en termes enthousiastes : « J'entrais dans la métropole de l'univers, le jardin du monde, la fourmilière de l'espèce humaine, le portique de l'Islamisme, le trône de la royauté ; ville embellie de châteaux et de palais, ornée de couvents de derviches et de collèges, éclairée par des lunes et des étoiles d'érudition. Sur chaque bord du Nil s'étendait un paradis ; le courant de ses eaux remplace pour ses habitants les eaux du ciel, pendant que les fruits et les biens de la terre leur offraient des salutations... » M. Hussein Taha (1), dans son étude sur Ibn-Khaldoun, remarque justement que la vue du Caire et de la civilisation égyptienne, qui avait tous les caractères d'une civilisation urbaine raffinée, mais cependant stable et non perpétuellement menacée de destruction, aurait dû faire réfléchir le philosophe tunisien sur la portée de ses théories historiques et lui inspirer quelques critiques à ce sujet. Mais il est juste de remarquer que les Prolégomènes étaient écrits depuis longtemps.

Ibn-Khaldoun s'établit au Caire. Il se lia avec les savants du pays, et fut bientôt investi par le Gouvernement local d'une haute magistrature religieuse. Il fut nommé *cadi malékite* de cette ville. Mais, même dans cette charge, il eut des démêlés retentissants, car il se fit des ennemis à cause de son caractère dur et inflexible. Il avait voulu supprimer et réprimer nombre d'abus tolérés par ses prédécesseurs ; de vives plaintes s'élevèrent de toutes parts, et ses ennemis obtinrent sa destitution. Il fit alors un pèlerinage à la Mecque ; à son retour, il fut de nouveau placé dans la haute magistrature d'où il avait été destitué. Il perdit encore cette charge, mais l'occupa cependant de nouveau plusieurs fois. Dans l'intervalle, un grand malheur l'avait

(1) HUSSEIN TAHA, *Ibn-Khaldoun*, thèse lettres, Paris, 1918.

frappé : sa famille, qui devait le rejoindre périt dans un naufrage sur les côtes de Tripolitaine. Certains biographes d'Ibn-Khaldoun s'étonnent de la dureté dont il semble avoir fait preuve dans le récit de cette infortune. Il semble que ce soit là, de sa part, une marque de discrétion et de stoïcisme à la fois. Il est remarquable de constater en effet combien peu il s'étend sur tous les événements pénibles de son existence. C'est ainsi qu'il relate en quelques mots ses revers politiques successifs, de même que son long et douloureux emprisonnement. Tout cela cadre très bien avec le caractère que l'on peut supposer à ce théoricien, de la force d'âme et de l'esprit combatif.

Mais il était écrit que Ibn-Khaldoun n'en aurait pas fini de sitôt avec les vicissitudes politiques, et que, même dans sa vieillesse, il se trouverait mêlé à de grands événements historiques (en 1400). Tamerlan venait d'envahir la Syrie et menaçait Damas. Le sultan du Caire s'était rendu avec son armée en Syrie, pour combattre le conquérant mongol. Il emmena nombre de personnages du royaume, entre autres Ibn-Khaldoun. A un moment donné, celui-ci se trouva enfermé dans la ville de Damas avec d'autres hauts personnages égyptiens. Ils décidèrent de s'enfuir, et, à la faveur de la nuit, se firent descendre du haut des remparts, à l'aide de cordes, mais ils furent saisis et amenés à Tamerlan ; celui-ci les invita à dîner dans sa tente et assista à leur repas. Il les observait attentivement, un silence de mort régnait. Les convives connaissaient la réputation de cruauté du terrible boîteux et tremblaient pour leur vie. Ibn-Khaldoun sauva la situation. « J'avais remarqué, dit-il, que le sultan m'observait ; je le regardai, détournant les yeux chaque fois que mon regard rencontrait le sien... » Le Sultan avait reconnu dans Ibn-Khaldoun, qui avait gardé le vêtement et le petit turban maghrébin, un étranger à l'Egypte. A la fin du repas, et comme l'atmosphère se faisait de plus en plus tragique, le vieillard se leva, il se tourna

vers Tamerlan et lui adressa une belle harangue, dans laquelle il faisait montre de ses connaissances concernant la généalogie et l'histoire de Tamerlan. La hardiesse d'Ibn-Khaldoun eut un premier résultat, son discours plut au sultan qui se mit à l'interroger, rompant le silence plein de menaces qu'il avait observé. Ibn-Khaldoun répondit d'une façon heureuse aux questions que lui posa le monarque. Impressionné par sa belle prestance, son air vénérable et son grand savoir, celui-ci lui demanda même de rester à son service. Ibn-Khaldoun le lui promit, mais auparavant il lui fallait, dit-il, se rendre au Caire pour y chercher sa bibliothèque « sans laquelle il ne saurait vivre ». Tamerlan le laissa partir ainsi que ses compagnons et leur fournit même une escorte. Il l'avaient échappé belle : quelques jours après Damas était prise par les troupes mongoles, qui se livrèrent sur ses habitants à l'un des plus grands massacres de l'histoire. Ce fut là le dernier événement marquant la vie de notre philosophe. Il vécut désormais au Caire, en occupant par intermittence la charge de cadi malékite jusqu'à sa mort (1406).

MALGRE LES VASTES CONNAISSANCES HISTORIQUES
D'IBN-KHALDOUN, LES PROLEGOMENES SE
PRESENTENT COMME UNE MEDITATION PRESQUE
EXCLUSIVE DE SON EXPERIENCE DE L'HISTOIRE
NORD-AFRICAINE

Chaque fois qu'un philosophe parvient à ouvrir une nouvelle avenue, où, durant des siècles, s'engagera la pensée des humains, chaque fois qu'un savant discerne et indique un nouveau biais qui permettra d'approcher ou d'atteindre un certain ordre de phénomènes, une question passionnante se pose, celle de décrire les voies qui l'ont amené à cette découverte. Cette tâche est un chapitre de plus en plus important de la philosophie moderne : étudier les sciences considérées comme des produits observables de l'esprit humain, suivre les chercheurs et les penseurs dans leurs démarches, décrire les suites de pensées et d'événements spirituels qui ont abouti à poser un certain problème ou à adopter une certaine méthode.

Cette recherche est particulièrement intéressante lorsque nous avons tout lieu de croire que la création dont nous recherchons la genèse comporte le maximum d'originalité. Cette originalité existe doublement chez Ibn-Khaldoun. En se plaçant à un point de vue objectif, on constate d'abord qu'il n'existait rien d'analogue à sa tentative dans les littératures orientales. A l'époque où Ibn-Khaldoun écrivait, la philosophie des arabes était à son déclin ; elle avait brillamment joué son rôle d'initiatrice puisqu'elle avait renoué la tradition des grecs, ressuscité l'étude de la logique et des

sciences naturelles. Depuis elle avait été prise et étouffée entre les poussées de fanatisme et l'anarchie qui marquèrent la fin de la domination arabe en Espagne et son affaiblissement en Orient, atmosphère de guerre sainte ou de persécutions plus ou moins zélées qui était bien peu favorable à la spéculation philosophique ou aux recherches scientifiques.

Mais le rationalisme d'Averroès ou de Maïmonide s'était surtout tourné vers la métaphysique, la théologie et les sciences naturelles. Les ouvrages traitant de la souveraineté, de la morale et de ce que nous appelons aujourd'hui les sciences sociales, examinaient ces matières dans leurs rapports avec la théologie ou constituaient des recueils de préceptes empiriques. L'originalité d'Ibn-Khaldoun est qu'il essaya d'appliquer à l'étude des sociétés sinon la méthode positive, du moins la méthode d'observation qu'avaient quelquefois employée avec bonheur, dans leurs ouvrages de sciences naturelles et de médecine, ses prédécesseurs, les grands philosophes arabes. Certes, nous sommes loin de trouver ici la méthode critique, qui naîtra plus tard en Europe, ni la mise au point des recherches inductives que nous trouverons dans l'œuvre du chancelier Bacon. M. R. Maunier remarque fort justement que les exemples que notre auteur apporte à l'appui de ses thèses en sont plutôt les illustrations que des démonstrations. Il y a plutôt chez Ibn-Khaldoun le sentiment des exigences de la saine critique et de la méthode positive, qu'une conception bien claire de celle-ci. « Mais ce sentiment suffit à montrer chez lui des préoccupations d'objectivité bien en avance sur son temps » (1).

Mais on ne peut indiquer de précurseur proprement dit, dont Ibn-Khaldoun soit le continuateur et cela, ni parmi ses contemporains ou parmi ses proches prédécesseurs.

(1) RENÉ MAUNIER, — Les idées sociologiques d'un philosophe arabe du XIV^e siècle. — *Revue Internationale de sociologie*, Mars 1915.

ni parmi les anciens. Car il ne s'apparente pas à quelque penseur de l'antiquité dont il aurait repris et commenté les œuvres, comme les philosophes arabes l'ont fait pour l'*Organon* d'Aristote par exemple. Les deux principaux ouvrages de l'Antiquité qui auraient pu inspirer Ibn-Khaldoun n'ont pas été connus de lui : la *Politique* d'Aristote était encore perdue à cette époque, ainsi que la *République* de Platon, et il est certain qu'il n'a pas connu non plus Thucydide, auquel on le compare souvent.

Ainsi ces grands prédécesseurs n'ont donc pas existé pour Ibn-Khaldoun — ce qu'on ignore n'existe pas. A défaut d'une inspiration précise à laquelle rattacher ses *Prologomènes* par un rapport de filiation, il nous faut rechercher dans sa formation générale si ce que nous savons d'elle explique l'orientation de ses recherches et sa tournure particulière d'esprit (1).

Nous savons qu'Ibn-Khaldoun fit à l'Université de Tunis — la Mosquée de l'Olivier — des études très complètes. Il s'étend avec une certaine complaisance sur ses succès scolaires ; mais ses maîtres n'ont guère laissé de trace dans l'histoire ; celui qui paraît avoir exercé sur lui le plus d'influence fut le philosophe El Abbéli, dont il parle avec reconnaissance et avec admiration, l'appelant « le Grand

(1) Il est très probable aussi que notre auteur, justement fier de son œuvre, ait voulu en augmenter l'originalité. Ainsi, il s'efforce de montrer qu'elle n'a rien de commun avec les ouvrages philosophiques antérieurs, c'est une attitude analogue à celle des auteurs modernes qui se sont appliqués à marquer la séparation de la philosophie et de la sociologie.

Au sujet des ouvrages où le lecteur aurait pu voir des sources précises de son œuvre, son attitude est très catégorique. Il écarte les philosophes et déclare formellement que son œuvre n'a rien de commun avec la leur : « C'est grâce à la faveur de Dieu que nous avons acquis ces connaissances, nous ne les devons ni aux enseignements d'Aristote, ni aux leçons de Moubedan (p. 82).

Moubedan était un traité de sagesse politique célèbre, il avait été écrit par un philosophe persan pour servir à l'éducation des princes.

Quant aux écrits des historiens dont il s'est servi, Ibn-Khaldoun ne les cite jamais, excepté pour les combattre.

maître des sciences fondées sur la raison », un logicien, par conséquent. Et l'indication est à retenir ; l'influence la plus marquée sur l'adolescence d'Ibn-Khaldoun ne fut pas celle d'un théologien, d'un mystique, ni même d'un juriste, c'est celle d'un logicien, d'un rationaliste par conséquent.

Qu'apprit-il à l'Olivier ? Il nous dit que le cycle de ses études comprit la théologie, le droit, les sciences naturelles et la philosophie.

Nous ne savons pas si Ibn-Khaldoun eut le temps de se donner la culture encyclopédique de l'époque, celle que, par exemple, décrit en ces termes Nasiri Kosran, un persan qui vécut au XI^e siècle, programme dont on peut dire qu'il représenta longtemps l'idéal de la culture dans les sociétés musulmanes.

« Lorsque je pus distinguer ma main gauche de ma main droite, j'éprouvai le désir d'acquérir toutes sortes de connaissances. J'eus le bonheur d'apprendre à l'âge de neuf ans le Coran par cœur... Je passai ensuite cinq années à m'occuper de la lexicographie, de la grammaire et de la syntaxe, de la prosodie et de la poétique, des étymologies et des traités relatifs au calcul et aux comptes. A l'âge de quatorze ans, j'abordai l'étude de l'astronomie, de l'astrologie, de la divination par le sable, de la géométrie d'Euclide, de l'Amalgeste d'après les méthodes différentes des maîtres de l'école de Basrah et des Grecs modernes, des Indiens, des Grecs de l'antiquité et des Babyloniens. » Puis de ~~quatorze~~ à dix-sept ans, il étudia la jurisprudence, les traditions, et les commentaires du Coran. A trente-deux ans, son éducation continuant toujours, il apprit les langues « dans lesquelles ont été écrits les trois livres révélés, le Pentateuque, les Psaumes et l'Evangile ». Il étudia encore la logique, la médecine, les mathématiques transcendantes, l'économie politique, et, enfin, les sciences occultes.

(1) Cité par CARRA DE VAUX. — Les Penseurs de l'Islam, t. I.

Il est probable qu'Ibn-Khaldoun, qui conserva toute sa vie le goût de l'étude, fit le tour, plus ou moins approfondi, de bon nombre de ces sciences. Par contre, il ne paraît pas qu'il connût de langue étrangère ; il est peu vraisemblable, en effet, que les connaissant, il n'en parlât pas dans son auto-biographie. D'autre part, aucune citation textuelle ou traduite par lui, ni aucune allusion permettant de le croire n'existe dans son œuvre.

Et ceci nous amène à faire une observation qui contribue à éclairer la psychologie d'Ibn-Khaldoun, et à situer son œuvre. C'est le silence presque absolu qu'il observe au sujet de l'Europe et de la chrétienté. Dans un court passage de l'Histoire Universelle où il est amené à parler de l'organisation de la papauté, il s'excuse aussitôt de parler d'un « sujet impie » (sic). Jamais il n'en fait un objet de comparaison ni de réflexions. On croirait, en lisant les Prolégomènes, que l'auteur ignore tout de son existence, quoique la chose soit évidemment impossible chez l'auteur de l'Histoire Universelle. De plus, Ibn-Khaldoun ne s'est pas borné à la connaissance théorique de la chrétienté ; nous savons qu'il a séjourné dans un royaume chrétien, à la cour de Pierre le Cruel, et qu'il sut s'y faire apprécier, puisque le roi lui offrit une charge et la restitution des biens possédés à Séville par ses aïeux. Aussi faut-il admettre que notre philosophe présentait ce trait qui alla en s'accroissant chez les savants de l'Orient : l'absence totale d'intérêt pour toutes les manifestations de la pensée et de la science étrangères aux leurs. Dédain qui était peut-être justifié au début, dans le haut Moyen-Âge, mais qui persista, lors même qu'il devint sans excuse.

En ce qui concerne Ibn-Khaldoun, cette constatation précise encore sa position : il connaît très peu l'histoire ancienne, l'idée qu'il en a rejoint parfois la naïveté des légendes populaires (il va jusqu'à attribuer la construction de certains monuments romains à des géants, etc.), il s'in-

téresse peu à l'histoire des nations européennes et extrêmes-orientales. Les lois qu'il énonce sont donc principalement tirées de l'histoire de l'Afrique du Nord, la seule qui fût pour lui vraiment vivante, dont il ait parcouru tout le théâtre et connu les acteurs, puis d'autres pays musulmans, et, en général, seulement depuis l'Islam. Considération qui restreint la généralité de la synthèse entreprise par ce philosophe, mais en même temps en précise la portée.

Les conclusions générales des Prolégomènes seraient donc des inductions issues de l'observation et de l'analyse des conditions historiques propres aux Etats arabes issus de la conquête musulmane, principalement ceux de l'Afrique du Nord. D'ailleurs, les Prolégomènes ont été écrits presque en même temps que l'Histoire des Berbères, au sujet de laquelle il écrit : « Mon intention est de me borner à l'histoire du Maghreb, de ses tribus, de ses nations, de ses royaumes et de ses dynasties. Je ne veux pas m'occuper des autres pays, attendu qu'il me manque les connaissances nécessaires en ce qui regarde le Levant et ses peuples, car des renseignements de seconde main ne me suffiraient pas ». Ces rapprochements ainsi que tout ce que nous pouvons supposer de sa tournure d'esprit, ainsi que les faits eux mêmes et les conclusions qu'il énonce, montrent qu'Ibn-Khal-doun a fondé sa philosophie de l'Histoire en raisonnant surtout sur les renseignements qu'il possédait de première main.

BUT QUE SE PROPOSAIT IBN-KHALDOUN
EN ECRIVANT LES PROLEGOMENES
SA DEFINITION DE L'HISTOIRE
LES TRAITS PRINCIPAUX DE LA METHODE

1°. — Les Prolégomènes sont un essai de critique historique, l'auteur réagit contre la tendance des historiens orientaux qui consiste à recueillir pêle-mêle toutes les traditions et tous les faits en mettant sur le même plan les événements historiques et les traditions ou les légendes les plus invraisemblables, uniquement guidés par le souci de montrer l'érudition la plus vaste possible et de ne rien oublier.

« Le but poursuivi est d'établir une règle sûre pour distinguer dans les récits la vérité de l'erreur... un instrument qui permette d'apprécier les faits avec exactitude, tel est le but que nous nous sommes proposés d'atteindre ». (p. 77) (1).

2°. — Le deuxième point de vue que nous appellerons proprement sociologique, réside dans son essai d'explication des phénomènes sociaux.

L'existence des sociétés est un fait, il s'agit pour Ibn-Khaldoun d'en étudier l'origine, de voir quelles sont les causes des différences qui existent entre les divers groupes sociaux et leurs genres de vie. Et cette recherche amène l'auteur à examiner l'influence des conditions d'habitat sur la vie sociale, à étudier la genèse des phénomènes économi-

(1) Les numéros de pages indiqués dans le texte à la suite des citations d'Ibn-Khaldoun, renvoient à la traduction des Prolégomènes par de Slane. (Notice des manuscrits de la Bibliothèque nationale. T. XIX et XX.

ques et à tenter les explications de quelques-uns de ces phénomènes et des lois qui les régissent.

3°. — Mais les sociétés sont aussi des corps politiques, elles forment des Etats dans lesquels l'organisation politique se superpose aux caractéristiques géographiques et à l'économie du groupe. Ibn-Khaldoun qui a été toute sa vie un homme d'Etat va porter toute son attention sur ces faits, il va tenter d'en tracer une théorie générale et étudier successivement l'origine de la souveraineté et son extension dans l'espace et dans le temps. Il ira même jusqu'à énoncer une loi résumant l'évolution des souverainetés.

Ibn-Khaldoun a bien tenu à marquer, dès le début de ses Prolégomènes, qu'il avait conscience de faire une tentative inédite. Il le répète sans modestie, en quelques phrases d'un orgueil magnifique : « Les discours dans lesquels nous allons traiter cette matière formeront une science nouvelle qui sera aussi remarquable par l'originalité de ses vues que par l'étendue de son utilité. Nous l'avons découverte à force de recherches, et à la suite de profondes méditations ».

Cet homme dont l'érudition était grande, se rendait compte que de tous les historiens qu'il connaissait, aucun n'avait eu le dessein de dépasser le simple récit des faits. Il est curieux de constater que plusieurs siècles plus tard d'autres sociologues présenteront des traits d'un orgueil analogue : ainsi Auguste Comte parlant de son « incomparable mission ». Ibn-Khaldoun n'a pas eu connaissance des dialogues platoniciens traitant de l'Etat, ni de la politique d'Aristote. Ne se connaissant pas de précurseurs il était fondé à se considérer comme un créateur, un esprit privilégié.

Nous verrons plus loin qu'Ibn-Khaldoun pouvait se considérer comme le véritable créateur — subjectivement tout au moins — d'une science nouvelle, grâce à laquelle il s'efforçait de dépasser l'enseignement traditionnel de l'histoire, et de s'élever à l'étude de ce que nous appellerions au-

jourd'hui les lois qui régissent les sociétés humaines et l'évolution des Etats. Il s'irrite de voir que jusque là les livres d'histoire n'ont été que des nomenclatures de souverains et de dynasties, d'interminables listes d'épisodes. Il veut, en établissant des comparaisons, en discernant des analogies, arriver à déterminer les causes véritables des événements, les relations nécessaires des différents ordres de faits historiques.

Il y a chez Ibn-Khaldoun l'un des caractères incontestables de la pensée géniale : celui de se montrer susceptible d'étonnement, de sursauter et de se poser des questions à propos de choses ordinaires que le commun des mortels regarde machinalement du fond d'habitudes séculaires ; ainsi la pomme de Newton. De même, l'existence de dynasties, d'Etats et de souverainetés, de nomades et de citadins, n'était certes pas une nouveauté ; cependant, Ibn-Khaldoun ne s'est pas satisfait de cette constatation. De sa curiosité, sont nés les *Prolégomènes* : un Essai sur l'histoire universelle vue à travers les vicissitudes politiques de l'Afrique du Nprd.

Il marque les points par lesquels son œuvre se différencie des œuvres analogues qui l'ont précédée. Les travaux des historiens n'ont été jusque là, dit-il, que des énumérations qui n'enrichissent pas l'esprit et ne présentent aucun intérêt pour le philosophe. En lisant leurs œuvres, dit-il : « le lecteur cherche en vain à reconnaître l'origine des événements, leur importance relative et les causes qui les ont produits, soit simultanément, soit successivement. Il ne sait pas comment soulever le voile qui cache les différences ou les analogies que ces événements ont pu présenter ». De même, il trouve que les historiens ne se sont jamais préoccupés comme lui de « lever le voile qui cachait l'origine des nations ». On croit entendre là des critiques modernes d'entre celles que l'on adresse parfois encore de nos jours à l'enseignement de l'histoire.

La sévérité avec laquelle Ibn-Khaldoun parle des historiens est plus significative encore pour nous, qui savons que sa voix resta sans écho, que les Prolégomènes, les quelques règles de critique et de méthode qui y sont implicitement ou explicitement exprimées, sont restées lettre morte en Orient. Bien mieux, Ibn-Khaldoun lui-même ne s'y est guère conformé dans les ouvrages historiques qu'il a composés par la suite et où le lecteur retrouve l'impression lassante d'un amas confus de faits innombrables qui est habituelle chez les annalistes orientaux. Peut-être a-t-il l'excuse d'avoir écrit la plupart de ses œuvres d'historien non dans la retraite et la méditation comme les Prolégomènes, mais dans l'atmosphère d'intrigues des petites cours africaines. Le plus important de ses ouvrages proprement historiques, son histoire des Berbères, a été élaborée sur l'ordre, sur la commande, d'un souverain hafside de Tunis. L'auteur était donc dans l'obligation, non seulement de se hâter, mais encore de tenir compte des préférences du maître, de ses goûts, des modes littéraires du lieu et de l'époque. En un mot, il fit en quelque sorte, indirectement, fonction d'historiographe, avec tout ce que cette fonction ingrate entre toutes comporte de concessions intellectuelles : l'obligation de ne choquer ni heurter pas même dans ses habitudes d'esprit, le lecteur qui est en même temps le maître, et celle de lui plaire, de lui donner les interprétations qu'il attend, d'insister sur les faits qui lui sont agréables. On n'a pas assez insisté, à notre avis, sur ces aspects « *ad usum delphini* » d'une grande partie de l'œuvre historique d'Ibn-Khaldoun, qui l'excusent en partie de cadrer si peu avec les Prolégomènes. C'est que cette œuvre seule a été conçue et élaborée en pleine indépendance.

Quel sera donc pour notre auteur qui vient de formuler de si sévères critiques le but de sa science ? Il le formule d'une façon très précise et il donne de l'histoire (il n'a pas cru devoir donner à sa science un nom nouveau) une

définition très large qui apparente singulièrement son programme à celui que s'assigne la sociologie moderne : « *L'Histoire a pour véritable objet de nous faire comprendre l'état social de l'homme, c'est-à-dire la civilisation et de nous apprendre les phénomènes qui s'y rattachent naturellement, à savoir, la vie sauvage, l'adoucissement des mœurs, l'esprit de famille et de tribu, les divergences de supériorité que les peuples obtiennent les uns sur les autres et qui amènent la naissance des empires et des dynasties, les distinction des rangs, les occupations auxquelles les hommes consacrent leurs travaux et leurs efforts, telles que les professions lucratives, les métiers qui font vivre, les sciences, les arts, enfin tous les changements que la nature des choses peut opérer dans le caractère de la société.* » (1) (p. 71).

Cette définition est des plus complète, elle dépasse même, peut-on dire, le domaine propre de l'histoire. Si on l'analyse, on s'aperçoit qu'elle contient les germes de toutes les sciences sociales telles qu'elles sont conçues et existent actuellement.

En premier lieu, elle marque la préoccupation remarquable de rechercher la genèse de la civilisation, de chercher à comprendre, comment de l'état sauvage, que l'on peut considérer comme l'état originaire de toute vie sociale, certains groupes d'hommes ont pu s'élever à une organisation plus complexe. Préoccupation qui devait se présenter, plus qu'à tout autre, à un nord-africain bien doué, car il avait sous ses yeux — comme nous l'avons encore aujourd'hui — le spectacle de groupes d'individus de même race parlant la même langue, pratiquant la même religion et qui présentaient néanmoins des différences extraordinaires au point de vue social. Car Ibn-Khaldoun a non seulement connu, mais vécu ces différences : à l'époque où il écrivait

(1) Il y a lieu de comparer cette définition avec la tâche que Durkheim assigne à la Sociologie ; voir les « Règles de la Méthode Sociologique », voir aussi « La Grande Encyclopédie », article Sociologie.

les Prolégomènes il avait fait de longs séjours dans les deux métropoles musulmanes du Maghreb, Tunis et Fez, il connaissait l'Andalousie pour avoir été au service du Sultan de Grenade, il avait vécu dans plusieurs petits royaumes plus ou moins berbères, et, enfin, parmi les tribus de nomades arabes, descendants des hilaliens. — Certes il y avait partout, comme il en existe encore, des différences qui peuvent être considérables entre les diverses classes d'habitants d'un même pays ou de régions voisines. Mais nulle part ces différences n'étaient aussi tranchées que dans l'Afrique du Nord, où elles oscillaient de la plus extrême barbarie jusqu'à la vie urbaine la plus raffinée. Car il est incontestable qu'à cette époque les cités orientales étaient, aussi bien, au point de vue du confort matériel, que de la culture et des arts, généralement supérieures à ce que l'Occident possédait de meilleur.

La question qui devait tout naturellement se poser à son esprit était celle du pourquoi de ces différences si grandes et, en admettant que le point de départ de toutes les sociétés soit analogue, cette curiosité le portait à étudier le chemin parcouru par celles qui se sont élevées.

Et cette curiosité, ce « comment ? » porte chez lui sur trois ordres de phénomènes qu'il distingue et qui concourent à produire cette ascension. Les premiers sont des caractères psychologiques, ceux qui constituent le fond de sentiments et d'idées qui établissent entre les différents groupes d'hommes (famille, tribu, etc.) le lien social.

Les secondes sont les phénomènes économiques et les rapports de ceux-ci avec l'assiette naturelle et géographique, la division du travail, les métiers et les arts.

Les troisièmes sont les phénomènes politiques, c'est-à-dire l'établissement de rapports de sujétion entre les hommes, la création de hiérarchies et de souverainetés, la naissance des empires et des dynasties. Ibn-Khaldoun était particulièrement bien placé, grâce à son expérience, aux fonc-

tions qu'il avait occupées, et au rôle, souvent assez peu net, qu'il avait joué dans les intrigues politiques de l'époque, pour dissenter sur ces questions. Il avait vu naître et crouler des dynasties. Il savait le rôle joué en Afrique du Nord par les divers ordres de populations, celles des villes et des campagnes et les redoutables tribus nomades. Il a pu s'abstraire des faits particuliers, surtout (et c'était le plus difficile) de ceux auxquels il avait été mêlé, et en s'efforçant de les dominer, décrire le mécanisme qui leur semblait inhérent.

Ibn-Khaldoun fonde sur sa tentative de grands espoirs. Lorsqu'il parle de l'ensemble de son œuvre, c'est-à-dire des *Prolégomènes* suivis de sa grande Histoire Universelle, il déclare : « Ce livre peut être regardé comme le véritable dompteur de tout ce qu'il y a de plus rebelle parmi les principes philosophiques qui se dérobent à l'intelligence. Il assigne aux événements politiques leurs causes et leurs origines... » (page 11).

La méthode qu'Ibn-Khaldoun va mettre en œuvre pour réaliser ce programme ardu, s'inspire de plusieurs préoccupations. En premier lieu, le souci d'objectivité ; il veut que sa doctrine soit en harmonie avec les faits. Il veut, « pour lever le voile qui couvre la vérité, et dissiper les obscurités dont le sujet s'est entouré », n'avoir recours qu'à « des arguments tirés de la nature des choses » (1). Aussi s'applique-t-il à repousser toutes les invraisemblances que l'on rencontre chez les historiens du Moyen-Age. De même que dans ses explications des faits historiques et sociaux, il ne veut avoir recours qu'à des causes naturelles. Il s'efforce de tout incorporer au mécanisme dont il trace les grandes lignes, mais en ayant soin que, de son côté, ce mécanisme ne soit pas une simple vue de l'esprit, mais coïncide avec les faits.

(1) Voir notamment sa critique de l'écrivain Tortouchi in *Prolégomènes*, p. 83.

La méthode d'Ibn-Khaldoun élimine résolument l'individu. C'est un trait qu'il importe de marquer dès le début d'une étude de ses Prolégomènes. Au point de vue génétique, il ne croit guère à des tendances congénitales bien marquées : le milieu et l'éducation déterminent les croyances et les goûts des individus. Quant aux personnages principaux, ils lui paraissent suscités par des circonstances et le milieu ; l'explication historique telle qu'il la conçoit ne comporte pas de « héros » au sens où l'entend Carlyle. Passe encore pour les chefs et les souverains ; on conçoit qu'Ibn-Khaldoun qui a vécu dans toutes les cours de l'Occident musulman, et qui a dû, avec sa furie d'intrigues que l'on connaît, étudier passionnément les caractères des grands pour guider son action auprès d'eux, ait fini par être assez désabusé à leur sujet. Mais l'on pourrait s'attendre à ce qu'il conservât plus d'admiration pour les fondateurs d'Etats ou de dynasties. Les grecs sacrifiaient aux fondateurs des cités, car ils les mettaient au rang des Immortels ; dans le Maghreb, les fondateurs de dynasties étaient fréquemment des personnages considérés comme des saints, ainsi le premier Idrissite, Ibn-Toumert, etc. Mais sur ce point aussi, la vie du personnage éclaire ses théories ; Ibn-Khaldoun a certes connu, et pour cause, un candidat obstiné à la fondation d'une dynastie, car tout, dans sa carrière si agitée montre qu'il voulut passionnément le pouvoir, et même la souveraineté.

Une autre préoccupation constante d'Ibn-Khaldoun, c'est celle de ne contredire en aucun point les enseignements de la religion. Il fait même de longs développements pour montrer, lorsqu'il aborde un point délicat, que sa philosophie s'harmonise parfaitement avec l'orthodoxie musulmane et apporte même des arguments nouveaux en faveur de celle-ci. Cette préoccupation d'orthodoxie empêche l'auteur des Prolégomènes d'aborder un certain nombre de discussions qui eussent été des plus intéressantes. Dans

ses chapitres relatifs aux fait économiques, il n'aborde jamais les points qui ont été réglés impérativement par la loi religieuse, tels que l'existence de la propriété, le prêt à intérêt, les impôts, etc... Son attitude est la même en ce qui concerne les questions de souveraineté politique. Et de considérer que des faits d'une telle importance ont été réglés à jamais, ne pouvait qu'accuser l'esprit fataliste de l'ensemble des Prolégomènes.

SOCIOLOGIE GENERALE ET ECONOMIQUE

Le point de départ de la théorie d'Ibn-Khaldoun, c'est que la société constitue un phénomène naturel. Il indique même les causes principales qui font que les hommes s'unissent pour vivre en société. Il en indique deux : la première est une raison d'entr'aide économique dont les effets sont fortifiés par les conséquences de la division du travail. En tête de son premier discours préliminaire qui figure au début des Prolégomènes, notre auteur écrit : « La force d'un individu isolé serait insuffisante pour obtenir la quantité d'aliments dont il a besoin, et ne saurait lui procurer ce qu'il faut pour soutenir sa vie... Cette aide mutuelle assure la subsistance d'un nombre d'individus beaucoup plus considérable ». A ces raisons économiques, s'ajoutent des raisons de sécurité qui font que les individus s'assemblent en tribus ou se réunissent dans des villes, pour pouvoir se défendre contre les agressions. Enfin, les hommes ont besoin d'une autorité, d'un gouvernement, c'est là un caractère spécifique de l'espèce humaine : « Le besoin d'une autorité qui puisse réprimer ses écarts. De tous les animaux, l'homme est le seul qui ne puisse subsister sans cela ».

Ibn-Khaldoun accorde la prééminence dans ses explications aux caractères économiques que présentent les sociétés. Il classe les peuples en les distinguant suivant les modes de production auxquels ils s'adonnent. En premier lieu il place la vie urbaine avec ses métiers variés, puis les agriculteurs groupés en villages et qui se tiennent dans le plat pays ou dans les pays de montagnes. Enfin les nomades, mais en distinguant ceux qui s'occupent du bœuf et du

mouton, comme les Berbères, les Esclavons, les Turcs et les Turcomans ; et ceux qui s'occupent du chameau, tels que les Arabes, les Berbères nomades, les Kurdes. (Page 256).

De même le genre de vie de ces peuples est déterminé en grande partie par les ressources naturelles et le climat des pays qu'ils habitent. Ibn-Khaldoun exprime, en parlant de l'influence du régime alimentaire, du climat, etc... sur les individus et les sociétés, des opinions qui en font un précurseur des idées modernes actuelles, notamment des développements de Montesquieu. Il remarque à propos des Arabes qui parcourent les régions du désert et qui, presque toujours, se bornent à l'usage du lait, nourriture qui, pour eux, remplace parfaitement le blé ; que « leur teint est plus frais, leur corps plus sain et mieux proportionné ; ils montrent une grande égalité de caractère et une intelligence plus vive lorsqu'il s'agit de bien saisir et d'apprendre ce qu'on leur enseigne ». (Page 178).

Ibn-Khaldoun revient souvent sur cette pensée qui en fait aussi une sorte de précurseur des thèses du matérialisme historique. Il dit textuellement plusieurs fois que : « Les différences que l'on remarque dans les usages et les idées des divers peuples dépendent de la manière dont chacun d'eux pourvoit à sa subsistance ». Nous verrons ensuite que sa philosophie politique s'explique en grande partie également par des considérations économiques. Ainsi, il indique que les peuples qui ont fondé de grands empires et fait de grandes conquêtes, comme les Arabes et les Mongols, sont ceux qui habitaient des régions trop désertiques, qui se trouvent doués par ce fait de vertus militaires particulièrement marquées et qui attendent impatientement l'occasion de se lancer sur des peuples plus riches accoutumés à la vie urbaine.

Le fatalisme d'Ibn-Khaldoun s'accommode très bien de cette thèse qui déduit les grands traits de l'histoire d'un peuple, de son genre d'existence et des conditions de son ha-

bitat ; on serait tenté, même, de dire qu'il la mécanise à l'excès. Cependant, il sait tenir compte, dans ses explications d'un certain nombre de lois psychologiques qui viennent s'ajouter à l'influence du climat et des conditions économiques.

Ces considérations objectives sur l'influence du climat, de l'alimentation et du germe de vie n'empêchent pas Ibn-Khaldoun de montrer une préférence déclarée pour la frugalité et la simplicité du genre de vie. Sur ce point, ses idées s'apparentent à celles des philosophes grecs qui prônaient également un idéal ascétique pour des raisons analogues comme nous le verrons plus loin. Pour montrer que ce régime ascétique est celui qui convient le mieux à tous les êtres vivants, il appuie sa démonstration sur des exemples pris dans le règne animal. Il remarque la différence énorme qui existe entre les animaux qui habitent le désert et ceux qui habitent dans les plaines fertiles et les gras pâturages, en ce qui concerne le poil et la peau, l'éclat du pelage, les formes du corps, la juste proportion des membres et la vivacité de l'intelligence. « La gazelle est sœur de la chèvre, la girafe est sœur du chameau, l'âne et le bœuf sauvages sont identiques avec l'âne et le bœuf domestiques ». Fidèle à sa méthode, notre auteur essaie d'expliquer ces différences par des raisons tirées de sa psychologie sur lesquelles il n'y a pas lieu de nous étendre ici.

On peut s'étonner qu'il n'y ait dans l'œuvre d'Ibn-Khaldoun aucun développement concernant ce que l'on pourrait appeler l'économie politique théorique. Ibn-Khaldoun décrit en effet les phénomènes élémentaires de la production principalement ceux qui sont en liaison étroite avec la base géographique de la société, telle que l'agriculture, l'état pastoral, le développement des métiers et des techniques dans les cités. Par contre, nous ne le voyons jamais aborder

d'idées économiques abstraites (1), il ne discute jamais la notion de valeur, il n'essaie jamais d'analyser, comme l'a fait Aristote, les modes d'acquérir, la théorie de la monnaie, le fondement du droit de propriété, etc... Il semble que l'on peut donner de ce silence plusieurs raisons, elles tiennent surtout à la société dans laquelle vivait le philosophe tunisien. Tout d'abord, cette attitude est très conforme à la tendance à l'objectivité qui caractérise Ibn-Khaldoun. Si l'on examine la manière dont est venue à l'esprit des philosophes anciens l'idée d'analyser les concepts fondamentaux de l'économie politique, on constate que c'est en grande partie dans leur recherche d'une constitution à la fois politique et économique qui fut la meilleure possible. Il en est ainsi notamment de Platon et d'Aristote. Une telle idée ne pouvait aucunement cadrer avec le fatalisme de notre auteur. Les faits économiques, comme les autres, sont pour lui des faits naturels qu'on ne peut songer à modifier.

Les caractères économiques sont présentés dans la sociologie d'Ibn-Khaldoun comme possédant un caractère de stabilité, de permanence que ne présentaient pas les faits politiques. Alors que l'évolution des Etats offre d'après lui l'aspect d'un rythme, dont les phases présentent entre elles de très grandes différences, la vie économique est toujours la même. La raison en est que son expérience personnelle n'avait jamais montré à Ibn-Khaldoun le spectacle de transformations importantes dans la vie économique. Celles qu'il connaissait étaient liées plutôt à des nécessités politiques. Par exemple, une tribu nomade qui s'emparait du pouvoir

(1) M. R. MAUNIER (dans la Revue d'Histoire Economique et Sociale, pp. 409 à 419) a recueilli et commenté les différents passages dans lesquels Ibn-Kaldoun expose ses idées économiques. Il y distingue 1° une théorie de la richesse sur laquelle il ne semble pas que les vues de notre auteur soient bien précises. Elle consiste surtout en quelques constatations assez justes et, 2° une théorie des prix où Ibn-Khaldoun esquisse assez bien la loi de l'offre et la demande ; enfin quelques passages où il montre une idée assez nette de la notion du coût de production.

adoptait la vie urbaine, devenait propriétaire de terrains agricoles et de jardins. Son genre de vie changeait ; il n'y avait là aucune transformation dans la structure économique proprement dite de la société, ce n'était qu'une simple substitution de personne. Il n'y avait donc rien là qui pût attirer d'une façon particulière l'attention de notre auteur (1).

Un autre aspect sous lequel se présentent surtout au Moyen-Age les doctrines économiques, c'est lorsque, jouant le rôle de doctrines auxiliaires, on les rencontre chez les juristes où elles servent à expliquer certaines règles de droit, soit chez les théologiens où elles servent d'arguments à l'appui de certaines règles de morale. Il en est ainsi par exemple chez les scolastiques des doctrines de l'intérêt du capital, de la propriété, etc... Mais Ibn-Khaldoun n'entendait faire œuvre ni de juriste, ni de théologien ; à aucun moment, dans ses *Prolégomènes*, il ne donne de conseil ni n'établit de préceptes. Les faits s'enchaînent pour lui suivant un mécanisme qui fait la grandeur et la décadence de l'Etat et contre lequel il ne paraît pas songer que l'on puisse réagir.

Ibn-Khaldoun accorde une grande importance aux phénomènes relatifs à la population ; il montre que celle-ci est en rapport étroit avec la richesse du pays. Certains de ses passages feraient croire qu'on pourrait le rattacher à ce que l'on a appelé les thèses populationnistes, c'est-à-dire celles qui font de la population la cause de la richesse : « si

(1) Voici en quels termes M. Dubois explique la place relativement importante que St-Thomas d'Aquin fait dans son œuvre aux doctrines économiques : « Le plus grand penseur de l'époque St-Thomas était le sujet d'un prince Frédéric II, qui fut comme le Colbert du royaume de Naples ; son pays, l'Italie, lui offrait le spectacle de cités florissantes, Naples, Gênes, Venise, Florence, où l'industrie, le commerce et la finance étaient parvenus à un développement qui ne fut atteint que trois siècles plus tard dans les autres Etats de l'Europe Occidentale. (Histoire des doctrines économiques, p. 71). Ibn-Khaldoun n'a assisté à aucune floraison de cette sorte ; au contraire.

certaines villes et métropoles surpassent les autres, en activité commerciale ou pour le bien-être dont on y jouit, cela tient à ce qu'elles les surpassent aussi par leur population ». Il donne également à ce propos des raisons tirées de la division du travail et dit même quelques mots qui font présager ce que l'on a appelé la loi des débouchés.

Mais la thèse d'Ibn-Khaldoun n'est pas unilatérale, car il émet plus loin des propositions qui font dépendre cette fois, non plus la richesse de la population, mais la population de la richesse. « Un bon gouvernement, dit-il, en favorisant l'industrie de ses sujets, peut augmenter notablement la population de l'Etat et accroître ainsi ses revenus ». (T.II, 91-92, 355). Cela montre chez lui un sens très juste de la complexité de cette question.

Mais ce n'est pas tout ; dans cette évolution rapide des Etats que leur assigne la théorie de l'évolution historique d'Ibn-Khaldoun, le mouvement de la population joue son rôle. Il explique que « lorsque la population est devenue très nombreuse, l'Etat a atteint son point culminant et la décadence commence ». Ce sont là nécessairement des affirmations assez vagues, elles sont reliées à d'autres vues qui concernant le rôle de la vie sédentaire et urbaine dont, Ibn-Khaldoun a fait une sorte d'aboutissement où viennent s'éteindre et s'user des générations issues de nomades vivaces.

Les explications économiques que donne Ibn-Khaldoun ne sont pas les seules ; il n'y ramène pas l'ensemble des faits et conçoit très bien que des raisons morales prennent quelquefois le pas sur elles. En ce sens, il n'est nullement un pur matérialiste. Ainsi, un chapitre des Prolégomènes est consacré à étudier les raisons pour lesquelles les cités et les villes sont peu nombreuses en Ifrikia et dans le Maghreb. Il explique que cela est dû au fait que la majeure partie des populations de ces pays se compose de nomades ayant un esprit de corps très développé et qui préfèrent vivre sous la tente ou s'installer

en haut des montagnes, afin de conserver leur indépendance. Ce ne sont pas là des raisons purement économiques : un jugement de valeur est à la base de cette préférence. Au contraire en Orient, où il existe de grandes cités, la raison de ce fait est que « chez la grande majorité des peuples, en Orient, on attache peu d'importance à sa généalogie, on ne vise pas à conserver la pureté de son sang et on ne fait pas grand cas des liens de famille ».

Le sens de la prévision économique est également très exercé chez Ibn-Khaldoun, il y a chez lui une notion très claire de la formation des prix et du jeu de l'offre ou de la demande. Tout un chapitre est consacré au mouvement des prix (des denrées et des marchandises) dans les villes.

Il se rend compte également de l'influence des événements politiques sur la vie économique. Ainsi, à sa théorie de l'évolution politique est liée une théorie des conséquences économiques de cette évolution. Il montre comment il arrive que certains individus habiles bénéficient des circonstances désastreuses qui accompagnent la chute de l'Etat. Expliquant comment il se fait que souvent un grand nombre de maisons et de fermes se trouvent en la possession des habitants de la ville, il expose que ces propriétés sont réunies soit en plusieurs générations, soit par spéculation. « Quand la dynastie régnante est sur le point de tomber et qu'une dynastie nouvelle paraît pour la remplacer, les immeubles sont alors dépréciés, à cause du manque de sécurité ». Les troubles périodiques du Maghreb avaient aussi leurs spéculateurs et leurs « profiteurs ».

Au point de vue économique, en général, et financier, en particulier, les thèses d'Ibn-Khaldoun dessinent très nettement un état qu'on pourrait appeler d'économie statique. Comme on le sait, ce régime est caractérisé par un très grand manque d'élasticité. La monnaie est uniquement métallique, le crédit est très réduit et ne consiste en général

que dans le prêt usuraire. Ce système est dominé par l'insuffisance de sécurité venant de l'arbitraire du pouvoir et par l'organisation traditionaliste de l'industrie.

Celle-ci était caractérisée par une organisation corporative et réglementaire très poussée et qui restreignait très considérablement l'initiative des individus. Les procédés de fabrication eux-mêmes étaient pour ainsi dire cristallisés. L'esprit inventif était peu répandu à cette époque et cette tendance à la stabilité était aggravée par l'esprit conservateur des corporations qui voyaient dans toute innovation l'esprit de fraude et de malfaçon. L'organisation corporative a survécu dans les grandes villes de l'Afrique du Nord. Au moment de l'occupation française elle avait gardé, dans les grandes villes marocaines notamment, toutes ses caractéristiques. L'une de celles-ci était la taxation de la plupart des produits pour les syndics des corporations.

Au point de vue financier, cette économie statique avait pour résultat une absence totale de souplesse, aucun système fiduciaire ne venait corriger les défauts de la thésaurisation et du manque de numéraire qui sévissaient presque toujours. Dans l'antiquité, les cités grecques se trouvaient aussi périodiquement en butte à des crises monétaires qui provoquaient des troubles. Elles avaient même trouvé un expédient qui y remédiait tant bien que mal dans l'abolition des dettes, mesure révolutionnaire que l'on voit souvent revenir au cours de leur histoire.

A ce point de vue, les changements de dynasties jouaient souvent le rôle d'une crise qui liquidait une situation devenue intenable au point de vue économique et financier. Ibn-Khaldoun a fort bien décrit le phénomène : il montre comment, à mesure que la dynastie devient plus ancienne, l'augmentation des dépenses va de pair avec la diminution du numéraire ; les impôts augmentent en même temps que leur rendement diminue, car : « Le peuple ne veut plus cultiver la terre parce que le Gouvernement lui arrache son argent ».

Il s'ensuit des famines et des grandes mortalités qui, dit-il, « sont plus fréquentes quand l'Empire est à la dernière période de son existence ». Ibn-Khaldoun indique là une sorte de rythme dans la population. On conçoit que ce rythme soit très rapide dans ce pays où la polygamie est de règle, et les mariages précoces. En période de prospérité, les naissances devaient atteindre rapidement un chiffre énorme. Etant données la sobriété et la simplicité de la grande majorité de ce peuple, la population devait, en période de paix, serrer de près la limite vitale des subsistances. Il s'ensuivrait que le moindre trouble politique ou autre, devait amener inéluctablement des famines.

Après la liquidation à la fois financière et démographique que représentait l'instauration d'une nouvelle dynastie, commençait une période d'optimisme et de prospérité. « Dans les empires naissants, le Gouvernement se distingue par sa douceur et par sa modération. Il tient ces qualités de la religion si l'empire doit son existence au triomphe d'une idée religieuse ; sinon elles dérivent de purs et nobles sentiments qu'il doit développer inmanquablement dans l'âme, sous l'influence de la civilisation qui naît dans la vie nomade et qui se développeront naturellement dans le nouvel empire. Sous une administration juste et bienveillante, les cœurs s'ouvrent à l'espérance et l'on se livre avec ardeur à toutes les occupations qui profitent à la société. La population, déjà nombreuse, prend un grand développement, mais comme cela se fait graduellement, on ne s'en aperçoit qu'après une ou deux générations. Au commencement de la troisième, l'Empire approche du terme de sa vie, la population atteint son maximum ». On voit ce que cette théorie d'Ibn-Khaldoun a de désespérant, c'est que ces cycles étaient voués à recommencer toujours sans qu'il s'ensuive aucun progrès. La chute d'un Empire est pour lui une sorte de liquidation massive qui allège la situation, notamment en diminuant la population par des massacres et

la famine. On croirait lire déjà Malthus parlant de ses obstacles répressifs.

Mais cet allègement une fois produit, les hommes n'ont rien appris ni rien retenu ; le nouvel Empire repart exactement sur les mêmes errements, il n'y a de changé que le personnel dirigeant. En un mot, c'étaient des crises inutiles puisqu'elles n'apportaient pas ce qui rend parfois les révolutions fécondes, un ferment d'idées et d'institutions nouvelles, un correctif à la situation même qui les a causées.

PSYCHOLOGIE SOCIALE.

Ibn-Khaldoun voyait dans tous les genres de sociétés des faits naturels ; lorsqu'il aborde l'explication des caractères psychologiques que présente chaque nation, il s'efforce d'établir que ceux-ci sont déterminés par les conditions matérielles d'existence de la majorité de leurs membres.

Tout d'abord, notre auteur ne croit pas à l'hérédité des caractères psychologiques : ceux-ci s'acquièrent par les effets de l'éducation qui se fixent par l'habitude. Il résume sa théorie à ce sujet en citant une parole de Prophète : « Tous les enfants naissent avec le même naturel ; s'ils deviennent Juifs ou Chrétiens, ou Adorateurs du Feu, c'est la faute de leur père et de leur mère » (p. 259). Ainsi, les choses auxquelles on s'accoutume donnent de nouvelles facultés, « une seconde nature qui remplace le naturel inné » (p. 264).

Quelles sont les causes qui contribuent à former le caractère d'un peuple ? Nous voyons réapparaître ici les mêmes explications que donnait Ibn-Khaldoun en ce qui concerne la vie matérielle des nations. En premier lieu, les considérations de climat ; celui-ci détermine, outre les modes d'activité des hommes, leur caractère proprement dit, la tonalité générale de leur esprit et leur humeur habituelle. Il déclare que les climats chauds et secs portent les hommes à la joie, à la légèreté d'esprit et à l'imprévoyance, ainsi dans le Djerid et en Egypte. Les climats froids et humides donnent les caractères contraires. « La ville de Fez dans le Maghreb offre un exemple tout contraire aux précédents (le Djerid et l'Egypte), étant entourée de plateaux très froids, on y voit les habitants marcher, la tête

baissée comme des gens acablés de tristesse, et l'on peut remarquer jusqu'à quel point extrême ils portent la prévoyance. Cela va si loin que chez eux, un individu mettra en réserve une provision de blé suffisante pour plusieurs années et, plutôt que de l'entamer, il ira chaque année au marché pour racheter sa nourriture ».

De même, les autres traits du caractère d'un peuple sont conditionnés par son genre de vie. Voici en quels termes Ibn-Khaldoun explique la psychologie de ceux d'entre les nomades qui s'occupent de l'élevage du chameau : « Ceux-ci, dit-il, voyagent beaucoup plus que tous les autres et sont obligés de pénétrer plus avant dans le désert. Repoussés quelquefois des hauts plateaux par les troupes préposées à la garde de ces régions fertiles, ils se voient obligés de s'enfuir au fond du désert afin d'éviter le juste châtiment de leurs méfaits... Aussi ce sont les plus farouches des hommes et les habitants des villes les regardent comme des bêtes sauvages indomptables et rapaces » (p. 256).

Lorsqu'Ibn-Khaldoun remarque que ce sont les peuples les moins civilisés qui font les conquêtes les plus étendues, (et c'était là un fait de nature à frapper un historien plus spécialement adonné à l'étude de l'Orient au Moyen-Age) il en donne une explication purement économique. « Ces peuples, comme les Arabes, les Zénatas, les Kurdes, les Turcomans et les tribus voilées (les Almoravides), sont des races peu civilisées, ne possédant pas un territoire où elles puissent vivre dans l'abondance ; elles n'ont rien qui les attache à leur pays natal, aussi toutes les contrées, toutes les régions leurs paraissent également bonnes » (p. 303). Explication presque ironique de certaines épopées qui ne laissent pas d'être piquante, surtout si l'on constate qu'Ibn-Khaldoun l'applique sans hésiter à celle qui répandit l'Islam.

On rencontre souvent chez Ibn-Khaldoun des explications basées sur l'idée de race, il attribue même une grande importance à ce facteur, lorsque, dans sa philosophie de

l'histoire, il examine les raisons pour lesquelles certains groupes humains sont doués d'une combativité particulière. Mais la notion de race telle que l'entend Ibn-Khaldoun n'a aucune analogie avec celle des théoriciens modernes ; elle s'applique seulement à un lien de parenté reconnue entre les membres d'une même tribu. Il explique que cette connaissance existe surtout chez les nomades ignorants des autres formes de solidarité qui peuvent exister chez les sédentaires. D'ailleurs, ces dernières formes sont, à son avis, bien inférieures aux premières.

Par ce jugement, il résumait son expérience d'historien frappé par les succès militaires de certains peuples nomades, et, de plus, il apportait de nouvelles raisons à l'apogolétique musulmane. Raisons qui ne sont, comme on peut bien s'y attendre de la part d'Ibn-Khaldoun, nullement idéalistes. Il nous explique que l'existence des Arabes est un fait conforme à la nature et « devait nécessairement se présenter au cours de la civilisation humaine » (p. 255). Quant à la puissance militaire des Arabes, elle provenait de l'étroite solidarité qui existait entre eux à cause de la pureté de leur race, c'est-à-dire qu'ils « tiennent ensemble par les liens du sang et on grand soin de ne pas oublier ces liens. Il cite la parole du Kalife Omar : « Apprenez vos généalogies et ne soyez pas comme les Nabatéens de la Babylonie, quand on demande à l'un d'eux d'où il sort, il répond : de tel et tel village » (p. 272). Mais la raison qu'il donne de cette pureté n'est nullement propre à entretenir une admiration sans réserves, car il ajoute : « si chez les Arabes la race resta pure, la raison en est que aucun individu appartenant à une autre branche n'a envie de partager leur sort, ni d'adopter leur manière de vivre : bien plus, ces nomades changeraient eux-mêmes d'état et de position s'ils en trouvaient l'occasion » (ibid.).

Cette explication qui ne laisse pas d'être irrévérencieuse pour les Arabes a pour nous l'avantage de montrer nette-

ment quelle fut la position d'Ibn-Khaldoun dans le grand débat politique qui occupa pendant des siècles les penseurs de l'Islam, à savoir la question de la prééminence des musulmans d'origine arabe sur les autres. Ibn-Khaldoun, quoique d'origine arabe, montre qu'il penche vers une théorie plutôt égalitaire puisqu'elle rattache le caractère et la noblesse au genre de vie plutôt qu'à la seule origine. Et il justifie sa position en la fondant sur une de ces théories positives qui sont par essence dissolvantes de tous les prestiges.

Il y a lieu à ce sujet d'établir une comparaison entre Ibn-Khaldoun et un écrivain qui esquissa récemment une philosophie de l'histoire fondée sur la notion des qualités intrinsèques de la race et sur la pureté du sang. Lorsqu'il cherchait à résumer son expérience d'historien, le coup d'œil d'ensemble qu'Ibn-Khaldoun était amené à donner sur l'histoire des peuples depuis la chute de l'Empire Romain lui montrait que les événements dominant le monde oriental avaient été les conquêtes des nomades arabes, puis celles des nomades mongols. A côté de ces faits d'importance extrême et dont le retentissement avait été mondial, l'Afrique du Nord était périodiquement le théâtre d'épisodes analogues caractérisés par les victoires que remportait l'élément nomade sur l'élément sédentaire. Ibn-Khaldoun en tant que théoricien avait le choix entre deux attitudes : il pouvait expliquer les succès des nomades victorieux simplement par les qualités dont étaient particulièrement douées certaines races de ceux-ci ; mais il pouvait aussi aller au-delà et chercher à expliquer la genèse de ces qualités elles-mêmes. Nous savons que c'est à cette dernière solution que s'arrêta Ibn-Khaldoun qui écarta le facteur race en tant qu'entité ethnique se perpétuant par la seule vertu de l'hérédité pour faire prédominer le facteur genre de vie.

L'aspect sous lequel A. de Gobineau étudia l'histoire pour fonder sa théorie offre de grandes analogies avec celui dont partit Ibn-Khaldoun : Gobineau constatait aussi

qu'en Occident, les plus grands évènements historiques avaient été au cours du Moyen Age les invasions de Germains et de Scandinaves (normands). Mais (peut-être parce que leur genre de vie ne présentait pas, avec celui des peuples qu'ils conquièrent, de différences aussi tranchées que celles qui existaient entre nomades et sédentaires orientaux) il s'arrêta à la première solution. Il vit dans les succès des envahisseurs non le résultat des vertus guerrières que leur vie simple, indépendante et farouche avait développées et qui leur avait permis de mettre à profit l'affaiblissement des puissants Etats qu'ils subjuguèrent, mais comme la consécration d'une primauté de race. Il faut ajouter que l'organisation féodale avait permis de consolider la position éminente des conquérants européens et de perpétuer la répartition qu'ils avaient faite entre eux des pays conquis.

Peut-être est-ce justement l'existence de ces indomptables tribus nomades qui a empêché une situation analogue de s'établir en Afrique du Nord. Ces tribus avaient une conception très exacte de leur rôle social et politique lorsqu'elles s'insurgeaient au nom de l'égalitarisme islamique. L'Europe a abouti à l'égalitarisme par le long détour de la civilisation urbaine issue peu à peu du régime féodal et parvenant à le détruire ; en Afrique du Nord les nomades n'ont jamais laissé ce régime s'établir, mais leur intervention offrait l'inconvénient de tendre à maintenir ce pays dans des formes politiques et économiques primitives.

*
**

A l'action des causes matérielles que nous venons d'indiquer, Ibn-Khaldoun ajoute un certain nombre de lois de psychologie sociale proprement dites.

On peut retrouver dans la première l'idée initiale développée de nos jours par Gabriel Tarde (les lois de l'imi-

tation). Les hommes, dit-il, qui vivent ensemble cherchent à s'imiter les uns les autres et cette tendance s'exerce dans le sens de l'imitation du supérieur par l'inférieur. Voici en quels termes Ibn-Khaldoun expose cette loi : « Les hommes regardent toujours comme un être supérieur celui qui les a subjugués et qui les domine. Inspirés d'une crainte révérentielle envers lui, ils le voient entouré de toutes les perfections *ou bien ils les lui attribuent*, pour ne pas admettre que leur asservissement ait été effectué par des moyens ordinaires. Si cette illusion se prolonge, elle devient pour eux une certitude. Alors ils adoptent les usages du maître et tâchent de lui ressembler sous tous les rapports. C'est par esprit d'imitation qu'ils agissent ainsi, ou bien parce qu'ils s'imaginent que le peuple vainqueur doit sa supériorité, non pas à sa puissance ni à son esprit de corps, mais aux usages et aux pratiques par lesquels il se distingue ». (T. I, pp. 306-307).

D'ailleurs, la conclusion qu'il tire de cette loi est conforme à la philosophie générale de sa théorie politique. Il conseille aux classes nobles et guerrières d'éviter le séjour des villes afin de conserver leur esprit de corps et leurs coutumes, et de se garder différents des citoyens qu'ils ont subjugués.

Nous avons évité, au cours de cette étude, de donner dans le travers qui consiste à rechercher à tout prix dans l'œuvre de l'auteur que nous étudions les signes avant-coureurs de toutes les théories sociologiques qui ont été émises depuis. Mais il est incontestable que dans ce dernier passage et dans plusieurs autres Ibn-Khaldoun montre que la vie en commun a pour effet d'assimiler graduellement les individus, que la vie urbaine est funeste à l'esprit de classe et de cloisonnement entre catégories d'individus dont les uns dominant et les autres servent, par droit de naissan-

ce. Par là, il se montre le précurseur des travaux modernes sur l'insuffisance égalisatrice de la vie urbaine (1).

A côté de cette tendance à l'imitation où l'on peut voir un effet de la sympathie, Ibn-Khaldoun signale la tendance contraire, celle qu'ont les hommes à se combattre. Il voit dans la guerre un phénomène naturel inévitable et voulu par Dieu : « Les guerres et les combats de toute espèce n'ont jamais cessé entre les hommes depuis que Dieu les a créés ». Ces conflits prennent leur origine dans le désir de quelques individus de se venger de quelques autres ; chacun des partis rallie à sa cause tous ceux qui lui sont attachés par l'esprit de corps... La guerre est naturelle à l'homme ; il n'y a aucune race, aucun peuple chez lequel elle n'existe pas ». (T. II, p. 75). Ibn-Khaldoun montre que les causes de guerre sont innombrables et que, en tout cas, ce sont les guerres qui font naître et maintiennent l'autorité politique : le pouvoir politique est issu du pouvoir militaire. Malgré qu'Ibn-Khaldoun ait plusieurs fois parlé de l'attrait du pillage pour les nomades, il donne dans sa théorie proprement dite des guerres, la prééminence aux causes plus proprement sentimentales, l'amour propre, l'antipathie, le ressentiment, etc...

Nous retrouvons dans le passage qui précède l'expérience vécue de l'auteur. Expérience exclusivement nord-africaine où il a pu voir l'importance de querelles de clans, de vengeance individuelles ou collectives qui sont la grande passion des petits groupes berbères. Dans ces sociétés primitives, vivant de la vie la plus austère, et la plus frugale et dont l'organisation est à base de clans, il semble que la culture de la haine, le goût de la violence et de la vengeance (razzias, vendettas, expéditions périodiques, petites guerres entre tribus, etc...) soient des sortes de distractions, de dérivatifs à la monotonie de

(1) Voir notamment BOUGLÉ : *Les idées égalitaires* et R. MAUNIER : *L'origine et la fonction économique des villes*.

l'existence. Les hommes ne peuvent pas s'adonner à d'autres passions ou à d'autres goûts qui existent dans des sociétés plus policées. Ils ne peuvent chercher ni à s'enrichir, ni à s'instruire ou à s'intéresser aux beaux-arts, à voyager ou à bâtir, toutes choses également impossibles dans ces petites Sociétés régies par la coutume la plus sévère, et qu'un enchaînement de violences oblige à vivre toujours sur le pied de guerre, débarrassées de tous *impédimenta* pouvant gêner la soudaineté de l'attaque ou la fuite devant un ennemi plus fort.

PSYCHOLOGIE POLITIQUE.

Après avoir décrit et expliqué les caractères généraux des sociétés qu'il fait découler des conditions naturelles d'existence où elles sont placées, Ibn-Khaldoun aborde un autre problème. Aussitôt que les hommes ont atteint un certain degré de civilisation, il naît un pouvoir politique qui parvient à imposer ou à faire reconnaître son autorité par des groupes d'hommes très étendus. Il s'agit donc d'expliquer les raisons pour lesquelles, suivants sa définition, certains peuples obtiennent la supériorité les uns sur les autres et qui amènent la naissance des empires et des dynasties.

Il nous faut néanmoins, avant d'aborder cette explication, donner un aperçu des idées d'Ibn-Khaldoun en ce qui concerne l'Etat et la nation. A son tour, cette idée est très étroitement liée à l'état social de l'époque où il vivait et aux caractéristiques historiques présentées alors, surtout par les pays d'Islam et en Afrique du Nord.

A cette époque, l'idée nationale, le patriotisme tel que nous l'entendons, n'existait presque nulle part, particulièrement dans ces pays. Seule l'idée religieuse avait quelque vigueur, mais justement elle était d'une extension trop large pour avoir une valeur politique. Sa valeur dynamique ainsi que sa capacité de maintenir un lien de solidarité devenait insuffisante aussitôt qu'il ne s'agissait plus de guerre sainte contre les infidèles. A l'intérieur de l'Islam, comme à l'intérieur de la chrétienté, l'idée de fraternité religieuse n'a jamais suffi à unir ni à apaiser les passions belliqueuses. Ce n'est donc pas dans ce sentiment que notre auteur va chercher la base et le moteur de la création des empires.

Il faut, pour se rendre compte de la position théorique d'Ibn-Khaldoun, en ce qui concerne ses idées politiques, voir ce qu'étaient à cette époque les idées dominantes au point de vue de la théorie de la souveraineté. En fait, le spectacle qu'Ibn-Khaldoun avait sous les yeux et ce que lui enseignait sa science d'historien ne lui montrait surtout que l'effet de la force. Les fondations de dynasties et d'empires étaient dûes à la violence pure et simple et au sein de ces dynasties le transfert du pouvoir se faisait au milieu d'intrigues, de révolutions de palais et de guerres intestines. En Afrique du Nord comme en Andalousie, il y avait ordinairement des révoltes à chaque changement de règne. Nous savons qu'Ibn-Khaldoun a personnellement trempé, un peu partout où il a passé, dans des révoltes et des intrigues de ce genre.

Il n'existait pas dans les pays musulmans de théories de la souveraineté bien établies, le Coran était resté muet à cet égard et cette absence de prescriptions impératives du livre sacré avait permis la naissance d'un certain nombre de théories qui étaient en général, soit des machines de guerre, soit des justifications d'un état de faits, élaborés par des docteurs au service des dynasties que ces théories légitimaient. On sait qu'il en était à peu près de même en Europe depuis la chute de l'Empire romain. En France par exemple, les théories des légistes sur la transmission du pouvoir royal mirent des siècles à s'imposer ; jusque là, dans le haut moyen-âge notamment, la transmission de la souveraineté resta gouvernée par des règles assez obscures. Témoins les partages d'Etats entre les enfants du souverain qui prévalurent souvent à cette époque, et auxquels on tenta souvent de revenir.

Depuis les grecs, avait disparu dans l'humanité l'idée que la société pouvait être considérée dans une certaine mesure comme une chose consciente, soumise à la raison et à la délibération, et qu'il existât un art du législa-

teur. Ibn-Khaldoun sur ce point n'est nullement un novateur ni un précurseur. Il paraît à peine se douter qu'il y eût plusieurs formes d'organisation politique possibles, ni que l'on puisse s'attacher au perfectionnement des institutions. Cette conception de l'Etat conscient, rationalisé, sans cesse remis au point par un incessant travail du législateur est étrangère à son esprit. De toute part, il ne voit que fatalités, le cadre des institutions est désigné une fois pour toutes par la religion et par quelques coutumes dont il ne songe pas que l'on puisse s'écarter. Bien plus, il ne faut pas que l'on s'en écarte, car le barbare menace, et que tout changement est susceptible d'amener un affaiblissement du groupe. Quant au pouvoir politique proprement dit, il ne semble concevoir que la monarchie orientale, c'est-à-dire un absolutisme théorique, l'exploitation de l'ensemble des populations par le souverain et ses gens. En dehors de cela, il peut y avoir des changements dans les hommes, des substitutions de dynasties, de souverains, mais les formes politiques restent toujours les mêmes.

Au point de vue théorique, il n'y avait dans la littérature ni dans la tradition islamique, aucune doctrine bien ferme de la souveraineté. Toutes celles-ci reposaient sur les traditions assez vagues, elles formaient une sorte d'idéologie de circonstances. L'origine de chacune d'elles procédait du désir de justifier l'accession au pouvoir de telle ou telle dynastie (1).

De son côté, l'examen des divers agrégats politiques qui existaient en Afrique du Nord ne montrait que des groupes disparates et des tendances difficiles à concilier. Les villes, surtout celles de la côte, montraient un degré de civilisation suffisant pour l'époque. Par contre, le plat pays se ressentait des dévastations et des guerres et étaient fréquemment exposé aux dépredations des turbulentes tribus

(1) A. SAKKA, la Souveraineté en droit musulman, thèse Droit, Paris 1916.

nomades. Celles-ci étaient pour tous les gouvernements qui se succédaient l'élément inquiétant par excellence. Leur valeur militaire les rendait redoutables, elles étaient toujours prêtes à se rebeller, à proclamer des prétendants, etc... La conduite d'autres tribus à demi nomades n'était pas moins subordonnée. Quant aux Berbères des montagnes (Kroumirs, Kabyles, Chleuhs, etc.) ils vivaient dans une indépendance presque complète, les troupes du prince osaient rarement s'aventurer chez elles. Enfin, sur la zone désertique vivaient des populations encore plus inquiétantes pour un pouvoir stable, farouches et portées au fanatisme, qu'entretenaient chez elles l'action des sectes religieuses et l'influence intéressée de ce qu'on appela plus tard les marabouts.

Aussi, si l'on examine l'histoire des Etats qui se sont formés en Afrique du Nord, on constate qu'ils ont tous évolué à peu près de la même manière. Les dynasties royales ont été portées au pouvoir par l'action militaire d'une tribu ou d'un groupe de tribus qui parvint à les imposer au reste de la population. Chaque dynastie, une fois arrivée au pouvoir régnait en continuant de s'appuyer sur des tribus amies (les tribus makhzen) comblées de privilèges, jusqu'au jour où elles étaient renversées par la défection ou la défaite de leurs soutiens. Cette incessante inquiétude, le sentiment de se sentir à la merci de ces masses instables et à demi barbares, énervaient le pouvoir et rendaient impossible aucune action durable. Ce trait explique en grande partie la décadence progressive de l'Afrique du Nord, qui avait été en grande partie, dans l'antiquité, un pays riche, prospère et civilisé. Les seuls gouvernements qui avaient joui d'une stabilité suffisante étaient ceux qui pouvaient s'appuyer sur l'aide effective d'un Etat étranger puissant. Ainsi la domination romaine, la domination byzantine et celles des princes Aghlébites soutenus par les émirs d'Orient. Mais toutes les fois que l'Afrique du Nord fut livrée à elle-même,

elle retrouva ses mêmes vicissitudes. Il en était ainsi tout récemment au Maroc.

La population des villes, de son côté, se montrait plutôt passive. Elles évitaient en général de prendre trop nettement parti dans les querelles entre dynasties ou prétendants divers. Leur population ne pouvait en effet, comme les nomades, se soustraire par la fuite aux conséquences d'une défaite. Aussi était-elle obligée de se montrer soumise vis-à-vis du pouvoir auquel elle payait tribut, en échange d'une protection souvent illusoire. Il arrivait aussi fréquemment, surtout dans les périodes troublées, que les habitants d'une ville concluaient une alliance avec une ou plusieurs tribus qui se chargeaient de la défendre en cas de besoin. On peut dire qu'il en était ainsi partout où des cités prospères se trouvaient entourées de populations nomades belliqueuses. Ainsi les historiens remarquent l'extraordinaire passivité des populations urbaines pendant les guerres entre les différents empires mongols (1).

Ibn-Khaldoun connaissait toutes les phases de l'histoire de l'Afrique du Nord. Il ne se faisait donc pas d'illusions. D'autre part, le fait qu'il n'adhère à aucune théorie bien précise de la souveraineté, l'empêche de juger en se plaçant par rapport à des principes déterminés ou de prôner un certain mode de gouvernement de préférence à d'autres. Il admet comme un fait que les hommes ont besoin d'une autorité, mais il ne dit pas laquelle, et n'indique pas ce qu'elle doit être. Il ne semble pas avoir compris l'essence de la cité antique telle que la concevaient par exemple les grecs. Cependant, il mentionne une fois en passant, mais très incidemment, que certaines villes sont administrées par un Conseil d'habitants. Il est probable que dans les conditions particulières où se trouvait l'Afrique du Nord, il lui paraissait inconcevable qu'une cité put subsister seule, sans la protection d'un pouvoir plus fort, faute duquel elle

(1) LAVISSE et RAMBAUD. — Histoire Générale, t. X.

aurait immanquablement été pillée et dévastée par les tribus environnantes. Cette fin lui paraissait d'autant plus inévitable qu'il déniait toute vertu militaire à la population urbaine. Aussi croit-il à la décadence inévitable des peuples chez lesquels l'absence de tribus nomades batailleuses laisse la suprématie politique aux habitants des villes. Il interpréta ainsi la ruine des musulmans d'Espagne.

Notre auteur a donc admis comme un fait fondé sur son expérience d'historien, que la création d'empires assez étendus est toujours l'œuvre d'un groupe de tribus animées d'un puissant esprit militaire et qu'une fois créés ils ne subsistent que grâce à leur appui. C'est là, dit-il, l'origine commune de toutes les dynasties. Les hommes l'oublient souvent dit-il, : « La grande majorité des individus soumis à une autorité ne sauraient la comprendre, car ils n'y songent même pas, parce qu'ils ont oublié de quelle manière leur empire fut fondé et qu'ils ont eu des demeures fixes pendant plusieurs générations. Ils ignorent comment Dieu a fait pour élever la dynastie qui les gouverne » (p. 319).

Il s'en suivra que dans la philosophie de l'histoire d'Ibn-Khaldoun l'effort de l'auteur va se porter tout entier sur ce point : montrer comment se fondent les empires. Autrement dit, l'existence des Etats étant un fait, comment il se fait que certains groupes humains parviennent à y occuper la première place plutôt que d'autres, et quelles sont les causes qui les y amènent ? La théorie d'Ibn-Khaldoun est une théorie de la genèse des aristocraties.

Il remarque fort justement que les empires se succèdent les uns aux autres, en s'élevant sur les ruines les uns des autres, soit par la conquête, soit par le démembrement. Et le point de départ, le déclenchement, pourrait-on dire, de la crise, dans ces deux cas, est décrit d'une manière précise :

« Quand les gouverneurs de provinces éloignées voient que l'autorité du gouvernement s'affaiblit, chacun veut prendre le commandement suprême et former avec son

peuple un nouvel empire qui reste à sa famille... et qui augmente graduellement sa puissance ».

D'autres fois, parmi les peuples ou les tribus qui demeurent dans le voisinage de l'empire, se trouve un individu qui prend les armes, sous prétexte de faire triompher un principe politique ou religieux.

Dans les chapitres d'Ibn-Khaldoun qui ont trait à l'origine du pouvoir politique, existe incontestablement le reflet de ses rancœurs d'homme déjà déçu, peut-être aussi une pensée méprisante de l'homme d'étude pour les violences dans lesquelles il voit l'unique source du pouvoir. Bien mieux, la violence, dit-il fort clairement, existe non seulement durant la période des luttes, qui permettent à une dynastie de s'installer, mais elle reste latente en permanence. Il n'a aucune idée de l'état contractuel basé sur la libre discussion et les recherches continuelles d'amélioration tel qu'on le conçoit aujourd'hui. Dans les royaumes qu'il connaît, il voit que tout le fardeau des charges de l'état retombe sur les habitants du plat pays qui, ne pouvant se défendre par la fuite ni par la lutte, se voyaient rançonnés en permanence par quiconque détenait le pouvoir. Les seuls ménagements étaient fondés sur la capacité de se défendre de certains groupes, montagnards vivant dans une indépendance complète, ou tribus nomades combattives que l'on redoutait. Aussi Ibn-Khaldoun ne cache-t-il pas son admiration pour ceux qui avaient la bravoure de se soustraire au pouvoir, de refuser l'impôt, ou, mieux encore, de prendre l'offensive et de devenir les maîtres à leur tour. Parlant de ceux qui se soumettent, il a des expressions méprisantes ou apitoyées. Parfois, on croirait entendre Voltaire, lorsqu'il répète « les hommes ne savent pas ou ont oublié quelle est l'origine du pouvoir et de la dynastie ». Cela rappelle le vers fameux : « Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ».

Aussi, pour Ibn-Khaldoun, les mots d'empire, de pouvoir politique, etc... ne signifient à peu près, en ce qui concerne les populations, qu'exploitation de la majorité par un

groupe dominant. « On veille d'abord, dit-il, aux intérêts du souverain et l'on cherche à consolider son autorité en lui donnant la force de dominer sur tous : *le bien public n'y est que d'un intérêt secondaire*. Tel est le système suivi par tous les autres souverains du monde, tant musulmans qu'infidèles ; les premiers, il est vrai, l'appliquent en observant autant que possible les prescriptions de la loi divine ». Après un jugement aussi sévère, on s'attendrait à ce qu'il propose une autre solution, une autre formule, Mais il n'imagine aucune possibilité de sortir de cette situation. Pour lui, tout tient dans ce dilemme : choisir entre la vie barbare, celle des tribus nomades, ou la servitude dans les cités. Le pessimisme d'Ibn-Khaldoun découle de la conception qu'il a de l'organisation politique, conception qui présente deux principaux aspects : le premier tient à ce qu'il ne conçoit pas d'autre mode de souveraineté que la monarchie conçue à l'orientale et avec une armature théoriquement théocratique. Le monarque est investi d'une sorte de pontificat qui alourdit d'autant plus son autorité ; la loi civile se trouve confondue avec la loi religieuse, elle participe de son intangibilité. Par là se trouve supprimé tout espoir d'amélioration provenant de transformations ou de modifications législatives. C'est là le pessimisme aristocratique d'Ibn-Khaldoun.

On a souvent critiqué la croyance dans le pouvoir du législateur qui a quelquefois été exagéré dans la démocratie moderne. Mais il est incontestable que cette croyance un des plus importants facteurs de ce progrès. Sans elle, il n'y a que résignation et passivité ; les hommes son livrés à la coutume qui va en se cristallisant. La vie du groupe se modèle de plus en plus sur des mythes admis une fois pour toutes sans révision ni critique possible. Ibn-Khaldoun explique d'une manière très consciencie ce processus qui aboutit à l'arrêt de toute recherche visant à l'amélioration de l'organisation politique : « Le système du *gouvernement fondé sur la raison* s'applique de deux manières : dans la

première, on a d'abord en vue les intérêts du public, puis ceux du souverain dont il faut soutenir la domination. *Dieu nous a dispensé de l'employer, en nous donnant la loi musulmane.* En effet, cette loi suffit pour le maintien du bien public et privé, et pour la correction des mœurs. On y trouve aussi tous les principes qui s'observent dans l'administration d'un royaume temporel ».

Ce passage est d'une brièveté qui étonne chez Ibn-Khaldoun et il présente aussi une certaine ambiguïté : ce serait probablement trahir la pensée de l'auteur que de considérer qu'il y oppose la loi musulmane au « gouvernement fondé sur la raison ». Il est plus probable qu'il a voulu affirmer l'excellence et la suffisance de la loi religieuse, tout en terminant son chapitre par une profession de foi, procédé de rédaction classique et qui permettait de mettre fin dans ce cas aux entraînements d'une discussion doublement délicate. Cette manière de se dérober lorsqu'on touche à l'aspect positif des problèmes politiques est conforme à l'esprit des Prolégomènes ; elle ne laisse pas de causer quelque déception car il serait infiniment intéressant de connaître les conclusions auxquelles aurait abouti dans ce domaine un esprit aussi puissant. Mais une telle attitude ne se retrouve-t-elle pas chez les plus grands penseurs des siècles suivants, et sauf de très rares exceptions, un La Boétie par exemple, même en Europe, jusqu'au 18^e siècle ?

L'ESPRIT DE CORPS

Dans les Etats qu'il a vu se fonder autour de lui, Ibn-Khaldoun a pu faire une remarque très générale. Les peuples où les partis qu'il voyait parvenir à subjuguier le restant de la population et à asseoir une domination politique stable étaient justement ceux dont la vie était grossière, les habitudes peu raffinées, la civilisation peu avancée. La victoire n'était donc pas dûe aux qualités que pouvait donner aux hommes la civilisation de son temps. D'ailleurs, les armes dont disposaient les partis en cas de conflit étaient identiques. Il n'y avait pas de véritable supériorité tenant à l'armement proprement dit. Il faut aller jusqu'au XVIII^e siècle pour s'apercevoir que le canon est malgré tout une assurance contre la barbarie. La différence des techniques qui est allée en jouant un rôle grandissant, était alors peu sensible. Aussi, notre auteur explique-t-il l'aptitude à remporter des succès uniquement par les causes morales dont dépend la cohésion des groupes en présence.

Ces qualités morales qui portent au plus haut degré la puissance offensive d'une Société, il les trouve dans les tribus qui mènent la vie nomade. Ce sont elles qui lui paraissent le plus aptes à combattre avec succès et ténacité : « Les tribus à demi sauvages sont plus capables d'effectuer des conquêtes que les autres peuples », et il énonce cette règle précise : « quand les deux partis sont égaux par le nombre et par la force, celui qui est le plus habitué à la vie nomade remportera la victoire » (p. 291). D'autres, après Ibn-Khaldoun, ont souvent remarqué d'ailleurs que les peuples barbares, les nomades, ont souvent fait d'immense con-

quêtes et fondé de grands empires. L'Histoire nous en offre nombre d'exemples ; l'invasion des barbares à la fin de l'Empire romain, les conquêtes des Mongols, des Arabes, des Turcs, etc...

Mais le philosophe tunisien fidèle à sa méthode, donne une explication en quelque sorte matérialiste de l'origine de ces qualités morales que représentent au plus haut degré les peuples nomades. Les causes auxquelles elles tiennent ne sont nullement une vertu particulière à telle ou telle race ou à tel ou tel pays, ce sont simplement les conditions d'existence qui développent forcément des qualités nécessaires aux individus qui les subissent.

La vie dans le désert dans des conditions de sécurité économique très précaires nécessite tout d'abord chez ceux qui la mènent la faculté de subir de nombreuses privations et de mener une vie très frugale. D'autre part, les nomades sont exposés, plus que tous autres, aux attaques d'ennemis ou de brigands. Ils vivent en effet par petits groupes, car il est impossible de réunir de trop grands troupeaux dans un même endroit lorsqu'on ne dispose que de maigres pâturages. Ces petits groupes sont toujours en rase campagne, ils n'ont ni murailles ni fortifications pour les protéger comme les habitants des villes. Ils sont donc forcés d'être toujours sur le qui vive et de ne compter en cas d'attaque que sur leur propre bravoure et sur l'aide de leurs compagnons : « ils repoussent avec dédain l'idée de s'abriter derrière les murailles et les portes ; assez forts pour se protéger eux-mêmes, ils ne confient jamais à d'autres le soin de leur défense et, toujours sous les armes, ils montrent dans leurs expéditions une vigilance extrême. Retirés dans les solitudes du désert et fiers de leur puissance, ils se confient à eux-mêmes et montrent par leur conduite que l'audace et la bravoure leur sont devenues une seconde nature ».

L'un des caractères les plus importants que développe

ce genre de vie est une étroite solidarité entre les membres d'une même groupe qui sont toujours prêts à se soutenir l'un l'autre sans réserve. C'est cette solidarité unie à une grande bravoure, au sentiment de la protection mutuelle qui crée cette sorte de solidarité combative qu'Ibn-Khaldoun appelle l'esprit de corps. Cet ensemble de qualités, qui est nécessaire pour vivre dans l'insécurité du désert, mis au service d'une cause politique lui assure une très grande puissance qui lui permet si ses forces matérielles (nombre, etc...), moins suffisantes, de triompher facilement d'adversaires moins énergiques et moins unis.

L'esprit de corps dont nous venons d'indiquer la genèse telle que l'a décrite Ibn-Khaldoun constitue pour celui-ci la véritable *noblesse*. Il ne faut pas oublier à ce sujet que la question était alors très importante. On croyait unanimement à l'existence d'une noblesse, c'est-à-dire d'une élite dont les cadres étaient bien délimités et dont les membres étaient, par droit de naissance, investis de prérogatives diverses. C'était donc une question importante que de discuter les caractères de la noblesse ; cela revenait à se demander à quels individus devait être réservé le pouvoir politique et les charges importantes et fructueuses de l'Etat. On sait comment la question avait été résolue dans l'Europe chrétienne. Mais dans les pays musulmans, et notamment dans l'Afrique du Nord, la question resta beaucoup plus compliquée. Par suite de l'instabilité du pouvoir politique, il ne put pas s'établir d'aristocratie stable dans les centres. D'autre part, l'indomptable esprit d'indépendance des tribus nomades était un gros obstacle à l'établissement d'une féodalité. Enfin, il y avait chez les Berbères une vieille tradition faite de coutumes démocratiques, dont les analogies avec les institutions des cités grecques ont été signalées.

Pour Ibn-Khaldoun, le seul titre à la noblesse, celui qui fait qu'un groupe déterminé est en quelque sorte dési-

gné pour détenir l'autorité, c'est l'esprit de corps. Une dynastie, ou un groupe s'il est nombreux et s'il possède de plus une clientèle qui lui soit véritablement dévouée, par suite de son sens de la protection mutuelle et de l'esprit offensif qui anime ses membres, peut établir et faire durer son autorité. C'est en somme la perpétuelle vigilance du nomade dont Ibn-Khaldoun entend transporter « l'attitude militaire de l'âme » dans la vie politique.

Il critique sévèrement toute autre conception de la noblesse. Ayant vécu en Espagne où avait fleuri une civilisation urbaine bien plus stable qu'en Afrique du Nord, et où l'influence des conceptions de l'Europe Occidentale s'est fait sentir, il a constaté que les Musulmans de ce pays avaient une autre notion de la noblesse que la sienne, puisée au contact des rudes nomades africains et s'en indigne. C'est une faute, dit-il, que « de confier la direction des affaires les plus importantes à d'autres qu'aux hommes auxquels la puissance de leur famille donne des moyens d'exécution... Ce genre de méprise est très commun, surtout chez les Musulmans Espagnols, peu éclairés. Cela tient à l'extinction de tout esprit de corps chez eux, changement amené il y a plusieurs siècles par la ruine de la puissance arabe dans ce pays et par la ruine de la dynastie qui l'avait fondée. Délivrés de la domination des Berbères (c'est-à-dire des Almoravides et leurs successeurs les Almohades) peuple chez lequel a toujours existé un vif esprit de nationalité, ces Arabes ont perdu l'esprit de corps et d'assistance mutuelle qui mène à la puissance, et ne conservent que leurs généalogies. Tombés au rang de peuples soumis..., ils s'imaginent qu'avec de la naissance et un emploi dans le Gouvernement on parvient facilement à conquérir un royaume et à gouverner les hommes... *Celui qui a vu de près l'état des tribus dans le Maghreb*, l'esprit de corps qui les anime dans les Empires qu'elles ont fondé, et la manière dont ces peuples et ces tribus établissent leur domination, ne se laisse guère tomber dans

de pareilles erreurs et se trompe rarement dans l'appréciation de ces matières » (p. 63).

Averroës a exposé des idées analogues à l'opinion commune des Musulmans d'Espagne ; Ibn-Khaldoun le critique vivement : « Il (Averroës) dit qu'une famille noble est celle qui est établie depuis longtemps dans une ville ; mais la vérité que nous venons d'exposer lui a échappé. Je voudrais savoir quel avantage une famille peut retirer de la longueur de son séjour dans une ville, si elle ne possède pas cet esprit de corps qui assure le respect et l'obéissance » (p. 282).

Aussi, pour Ibn-Khaldoun, non seulement la philosophie de l'histoire, (en tant qu'elle ne considère que les événements très importants, tels que la création de nouveaux Etats etc...) mais encore les changements incessants dans la condition des particuliers, ce que Pareto a dénommé la « circulation des élites » (1), c'est-à-dire l'ascension sociale de certains individus ou de certaines familles, sont basés sur l'évolution de l'esprit de corps. Il faut remarquer ici la hardiesse dont Ibn-Khaldoun fait preuve dans cette question évidemment délicate, celle de la noblesse, dans laquelle il ne voit que le simple reflet de certaines conditions d'existence. Ce trait s'apparente aussi à son dédain de l'individu, par lequel il se montre le précurseur de plusieurs notables sociologues modernes.

L'esprit de corps va en s'affaiblissant aussitôt que les conditions qui le déterminent ne sont plus réalisées. Si quelque individu s'élève, il s'ensuit que la vie de ses descendants va se dérouler dans une atmosphère de sécurité et de bien-être qui amollira leur énergie et énervera leur volonté, tandis que le goût du luxe et des plaisirs ira en s'affirmant jusqu'à leur complète démoralisation. Pour notre auteur cette évolution est fatale, non seulement dans ses grandes lignes, mais même dans sa durée. « La noblesse

(1) Voir V. PARETO. — *Traité de sociologie*.

et l'illustration *qui sont un simple accident de la vie humaine*... parviennent à leur terme en passant par quatre générations successives ». Il indique les aspects psychologiques de cette évolution qu'il mécanise à l'excès : « l'homme qui a fondé la gloire de la famille sait par quel moyen il y est parvenu ». Il persistera donc dans l'état d'esprit qui lui a permis de mettre ces moyens en œuvre. Son fils qui a assisté à une partie de cette élévation sera de même, mais plus faiblement. Mais le souvenir de ces vertus ira en s'effaçant jusqu'à l'arrière petit-fils, qui « demeure convaincu de sa supériorité intrinsèque et non fondée sur des qualités » (p. 286).

Ainsi l'habitude des pouvoirs, de la richesse ou de la domination abolissent peu à peu chez ceux qui en jouissent les qualités nécessaires pour conquérir ces prérogatives. Un peu plus tard, non seulement les moyens d'acquérir ces avantages disparaissent, mais on voit les descendants des familles dominantes incapables même de conserver leur situation élevée. Comme nous l'avons vu, Ibn-Khaldoun affecte de donner une précision très grande à cette évolution psychologique générale dont il trace les grandes lignes. Pour lui, cette évolution qui va de l'ascension d'un aïeul particulièrement bien doué à l'extinction de toutes ses qualités chez ses descendants gâtés par l'excès de bien-être et les facilités qu'ils rencontrent, doit durer quatre générations. Il faut noter sur ce point que notre auteur assigne à la génération une durée supérieure à celle qu'on s'accorde généralement à lui fixer aujourd'hui. Cette durée, dit Ibn-Khaldoun, est de quarante ans, car « un homme est dans la maturité de l'âge et la pleine possession de ses facultés à l'âge de quarante ans ».

Nous avons insisté sur les détails de la théorie de l'esprit de corps chez Ibn-Khaldoun, car celle-ci est la pierre angulaire de toute sa philosophie. Sur elle se fondent à la fois sa psychologie, sa morale et sa philosophie de l'histoire.

Si l'on cherche des analogies dans les systèmes modernes, on pourrait dire que cette philosophie de l'esprit de corps est une philosophie de la solidarité. Cette qualité exprimerait la vigueur d'un corps social, d'un groupe d'hommes déterminé, en montrant l'intensité de l'intégration de ses membres et leur dévouement à la cause commune. Notre auteur a surtout rencontré ce sentiment dans des groupes relativement restreints qui sont du type de la « gens » antique, c'est-à-dire des individus unis par un lien de parenté, reconnu sinon proche, leurs clients et quelquefois des individus qu'ils ont adoptés. Il dit que « l'esprit de corps ne se montre que chez les gens qui tiennent ensemble par les liens du sang », et il ajoute aussitôt « la pureté du sang ne se retrouve que chez les nomades », ce qui est à la rigueur explicable, car l'isolement de la tribu au désert facilite l'endogamie lorsqu'il n'existe pas d'institutions qui l'interdisent.

Même dans la vie politique, son époque ne lui montrait guère de groupes vraiment unanimes et d'une grande extension, hormis la communauté religieuse qui était en général sans efficacité politique. Le sentiment national n'existait chez aucun des peuples qu'il connaissait. On ne pouvait parler tout au plus que d'attachement ou de loyalisme envers une dynastie. Encore ces liens restaient-ils très faibles, les Etats d'alors se composaient d'une masse de citadins et de paysans plutôt amorphes et passifs. Quant aux tribus énergiques et turbulentes, elles étaient toujours prêtes à se révolter à l'appel d'un prétendant. La dynastie ne pouvait compter sérieusement que sur sa propre « gens ». Ce dernier rempart devenait précaire lorsque l'esprit de corps s'y affaiblissait.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

Pour comprendre la philosophie de l'Histoire d'Ibn-Khaldoun, il faut retourner brièvement à ses méthodes. D'après celles-ci, il y a deux ordres de faits à considérer, d'abord les faits économiques et géographiques, puis les faits psychologiques, qui sont pour une grande part les conséquences des premiers. A part cela, un déterminisme très sévère régit tout ces phénomènes à tel point que notre auteur ne cherche jamais à formuler de règles pratiques destinées à éviter les conséquences fatales des lois qu'il énonce.

Nous avons déjà parlé de la façon dont Ibn-Khaldoun décrit l'influence du climat, de l'habitation, de l'alimentation, et, en général, du genre de vie sur les sociétés. Après ces observations préliminaires, notre auteur fait un classement de ces mêmes sociétés. Il en distingue trois groupes principaux : le premier est constitué par les nomades ; nous avons cité plus haut les caractères qu'il leur attribue. Le second groupe est constitué par les citadins. Il est caractérisé par son degré plus élevé de civilisation, mais aussi, dit Ibn-Khaldoun, par une grande immoralité ; ses membres sont égoïstes, leurs mœurs sont mauvaises et ils ont perdu les qualités viriles qui assurent l'indépendance d'un peuple, il supportent toutes les tyrannies et n'essaient pas de résister à l'oppression. Entre les deux se place le peuple des campagnes dont la condition paraît à Ibn-Khaldoun la plus humiliée car il n'a ni l'indépendance des nomades, ni les avantages de la vie urbaine. De plus, son influence politique est faible ou nulle ; il est obligé de payer les impôts

sans jouir de la même sécurité et des mêmes avantages que les citadins. Alors que les nomades peuvent à peu près se passer de toutes relations avec la ville, « les campagnes ne peuvent pas fournir aux cultivateurs les divers instruments agricoles, ni leur offrir les moyens qui facilitent la culture des terres : les arts manuels n'existent pas... le campagnard a besoin de citadins quand il veut se procurer les objets de première nécessité », et il ajoute cette phrase surprenante « tandis que celui-ci peut se passer du campagnard tant qu'il ne recherche pas les choses qui lui sont d'utilité secondaire ou qui peuvent contribuer à son bien-être (*sic*) ». (p. 317).

Ce passage paraît peu vraisemblable ; le traducteur a fait même remarquer qu'il lui paraissait absurde. Il est probable qu'il faut pour le comprendre se rapporter à l'époque où vivait l'auteur. Au Moyen-Age, le mépris pour l'agriculteur, et même pour ses produits, semble un trait général. Les causes en sont multiples et tiennent pour une grande part à la condition misérable des cultivateurs. N'oublions pas qu'en Europe, aux temps d'Ibn-Khaldoun, le servage était général. D'ailleurs, dans l'état de barbarie, la condition des sédentaires est souvent bien plus mauvaise que celle des nomades, justement parce qu'elle les expose à toutes les avanies et les oppressions. On oppose souvent l'état misérable des sauvages sédentaires et agriculteurs avec la liberté dont jouissent les nomades (1). Une autre raison est que les citadins produisaient eux-mêmes dans les vastes jardins qui entouraient toutes les villes d'Afrique, une grande quantité de produits agricoles.

Ibn-Khaldoun considère la formation de grands Etats comme un fait. Il ne le discute pas, il ne se demande pas, comme l'on fait les philosophes grecs, quelle est la forme

(1) Cf. RENOUVIER. — Le personnalisme, II^e partie. — Sociologie du personnalisme, page 130 ; l'auteur note également le grand rôle historique joué par certains peuples nomades et à demi-sauvages.

la meilleure que doit revêtir l'Etat, ni quelle étendue ou quelle population il doit embrasser afin d'être une entité harmonieuse et commode à gouverner. A ce point de vue, notre auteur se montre fidèle à la tendance à l'objectivité que l'on rencontre dans toute son œuvre, mais en même temps, il se montre un homme de son temps. En effet, aussi bien en Orient qu'en Occident, le Moyen-Age se montre exempt de toute théorie constitutionnelle. On ne se demande jamais à cette époque quelle est la meilleure forme de gouvernement, ni quelle est la constitution la plus utile à la communauté. Comme le remarque l'historien Ferrero, il faut aller jusqu'à la Renaissance et même plus loin, jusqu'au XVIII^e siècle pour voir naître ces préoccupations. Au Moyen-Age, en Occident, le droit féodal et les théories de la royauté de droit divin forment une idéologie que l'on ne songe pas encore à discuter. Dans les pays musulmans au point de vue théorique la situation est à la fois plus simple et plus compliquée. Il n'existe pas une coutume féodale aussi précise. Nous avons vu plus haut quels obstacles la nature des principaux pays habités par les Musulmans et l'état social de leurs populations mettaient à la constitution d'une féodalité. D'autre part, la théorie du Kalifat a toujours été très controversée. La plupart finissaient par considérer cette institution plutôt comme un état de fait. La tendance au fatalisme rendait plus fréquente encore cette attitude. Elle se compliquait d'ailleurs d'un certain pessimisme en ces matières. Une tradition (hadith) fait dire au Prophète qu'après les premiers kalifes il n'y aura plus que violence et confusion (1). Ibn-Khaldoun donne chemin faisant son opinion sur ce point, il se rallie à la théorie en quelque sorte démocratique, mais en même temps il prend une attitude qui tend à affaiblir l'autorité du kalife, puisque celui-ci n'est plus considéré comme investi d'un droit divin : « L'imamat n'est pas une colonne de la religion, c'est

(1) Cf. SAKKA. — Ouvrage cité.

un office institué pour l'avantage général et placé sous la surveillance du peuple » (p. 431).

D'ailleurs, la théorie de l'imamat ne résolvait pas toutes ces questions de souveraineté car elle n'empêchait pas les compétitions qui résultaient d'une multitude d'autres petites souverainetés qui, tout en reconnaissant la suprématie théorique du kalife n'en constituaient pas moins de véritables Etats et de véritables dynasties. Enfin, Ibn-Khaldoun avait certainement connaissance de la manière dont s'administraient elles-mêmes les tribus arabes et berbères. Mais il ne semble pas avoir jamais établi aucune analogie entre ces sortes de coutumes municipales ou quasi-familiales (nous avons vu que les membres d'une même tribu se considéraient en général comme parents) et le gouvernement des empires.

Ibn-Khaldoun n'a donc pas de conception à priori de la souveraineté qui lui permette de discuter les droits d'une dynastie, de la préférer à une autre pour des raisons juridiques. Il se refuse à admettre un critérium de la légitimité du pouvoir. Pour lui, l'existence des empires est un fait, de plus ils se reconstituent toujours, quels que soient les hommes qui sont à leur tête. Les avantages et les satisfactions attachées à l'exercice du pouvoir déchainent les ambitions et les appétits, mais la force seule départage les prétendants et décide sur le point de savoir qui occupera ces charges suprêmes.

Pour qu'une famille arrive à s'emparer du pouvoir, il est bien évident qu'elle ne peut compter sur les seules forces de ses chefs, il faut que ceux-ci soient aidés par un parti puissant et qui leur soit tout dévoué. Et cette réflexion quelque peu sceptique de naître sous son calame : « Les prophètes eux-mêmes ont besoin pour vaincre, de partisans animés du même esprit ». D'où la supériorité, dans ce genre de lutte, de ceux qui peuvent s'appuyer sur des tribus animées d'un puissant esprit de corps qui forment des troupes braves et d'un dévouement absolu.

En général, le nouveau souverain fait lui-même partie de la tribu qui l'a aidé à prendre le pouvoir ; il en a été ainsi dans presque toutes les dynasties qui se sont succédées dans l'Afrique du Nord et en Espagne. Les membres de la tribu conquérante constituent donc un état-major tout désigné pour fournir les dignitaires de l'Empire, ses officiers et les troupes sur lesquelles il s'appuiera particulièrement. Ce sera là la première phase, la nouvelle dynastie sera à ce moment là très solide, grâce à l'attachement de ses partisans. Mais les causes de décadence ne vont pas tarder à se produire, elles sont pour Ibn-Khaldoun de plusieurs sortes, on pourrait même dire qu'elles n'ont entre elles qu'une seule analogie, celle de concourir toutes à la ruine de l'Empire qui vient de s'établir.

*
**

Voici quelles sont les causes envisagées par Ibn-Khaldoun : 1°) Les facteurs matériels qui tiennent à l'étendue même de l'Empire, à la difficulté pour le souverain de se faire mieux obéir dans les parties lointaines du territoire qui lui est soumis et de défendre les frontières éloignées. C'est ainsi qu'il applique cette règle aux conquêtes réalisées par les arabes : « Parvenus à cette limite extrême, la domination musulmane commença un mouvement rétrograde qui doit continuer jusqu'à ce que Dieu permette la ruine de cet Empire ».

2°) Des causes qui tiennent à l'état de civilisation des tribus conquérantes. Lorsque cette civilisation est trop intérieure à celle des régions sur lesquelles s'étend leur domination, il s'ensuit de graves perturbations qui risquent de ruiner le pays conquis et qui sont une cause de faiblesse pour le nouvel Empire. C'est là, dans la sociologie d'Ibn-Khaldoun, l'anatomie particulière douloureuse, (au point qu'elle est au fond à la base de son pessimisme) qu'il constate entre les qualités militaires et la civilisation proprement dite.

A ce propos, il nous montre en termes terriblement sévères les conséquences de la conquête arabe, conséquences qui sont dûes au caractère rapace et à la barbarie de ceux-ci. Dans ces quelques lignes on voit se tracer le tableau des la ruine de l'Afrique du Nord, de sa restitution progressive au désert. « Leur administration, dit-il, causa des déprédations sans nombre ; ils ne songeaient qu'à s'enrichir aux dépens des pays conquis sans leur rien donner en échange des impôts qu'ils percevaient et laissaient peu à peu se ruiner les constructions et les travaux publics. De plus, quand ils administrent, ils ont tendance à remplacer les peines corporelles par des amendes... ce qui encourage la violence et l'insécurité » (p. 315). Ces lignes sont d'autant plus significatives qu'elles ont été écrites au milieu des descendants des hilaliens.

Fort heureusement, au bout de quelque temps, ceux-là même d'entre les Arabes qui étaient restés fidèles à leurs habitudes de nomades se lassèrent même du grand mouvement d'idéalisme religieux qui les avait poussés hors de leur péninsule. « Les tribus arabes se lassèrent de la religion et négligèrent l'art de gouverner ; rentrées dans leur désert, elles y demeurèrent si longtemps insoumises qu'elles oublièrent comment on fait régner la justice parmi le monde et ne se rappelèrent plus que leurs aïeux avaient soutenu la cause de l'Empire. Devenues aussi sauvages qu'auparavant... » (p.315).

3°) Les désaccords qui se produisent fatalement entre les souverains et les membres de la tribu dont ils sont originaires. Au début, le souverain se rend trop bien compte qu'il doit l'autorité aux hommes de sa tribu ; il leur distribue donc les charges de l'Etat. Plus tard ses descendants oublient les origines immédiates de leur dynastie ; ils se lassent des exigences et de l'esprit d'indépendance de leurs tribus, ils manifestent des intentions despotiques et leur enlèvent peu à peu l'autorité pour la confier à des étrangers plus dociles. « Aussitôt que la famille impériale est

parvenue à enlever l'autorité au reste de la nation, les affranchis et les clients s'emparent de l'esprit du souverain ». Nous avons vu plus haut que cette évolution est souvent très bienfaisante pour l'Etat par l'exemple des Arabes. Néanmoins, dit Ibn-Khaldoun, la force militaire de l'Empire en souffre, car les tribus qui étaient son plus ferme soutien s'en désaffectonnent peu à peu. Les souverains le sentent, et, se méfiant, font appel à des mercenaires : « La dynastie qui s'établit laisse s'affaiblir l'esprit de corps, elle préfère s'appuyer sur des mercenaires au lieu du parti qui l'a apportée au pouvoir » (p. 319). Ainsi les Abassides et leurs clients turcomans, persans, etc... Ces mercenaires eux-mêmes sont atteints par la corruption générale : la « première atteinte est portée à l'armée qui se livre au luxe, les soldats deviennent ambitieux et cherchent à avoir le commandement ; le pouvoir est obligé de sévir en mettant à mort les chefs et cela ébrèche son glaive ».

4°) Des causes morales et économiques : les membres de la dynastie ainsi que leurs proches, les chefs de sa tribu qui ont été investis des plus hautes charges de l'Etat adoptent la vie urbaine et perdent leurs qualités militaires. La partie de la population la plus dévouée à la dynastie est hors d'état de lui prêter une aide efficace en cas de danger. Ainsi « les princes espagnols (les Oméiades) ne pouvaient pas s'appuyer sur l'esprit national des Arabes, car ce peuple s'est abîmé dans le luxe depuis trois siècles » (p. 329).

5°) Des causes économiques qui tenaient à l'économie en quelque sorte statique (1) de cette époque : « Lorsque le luxe fait de grands progrès dans une nation et que les traitements (des officiers et dignitaires) deviennent insuffisants, le chef de l'Etat se voit obligé de les augmenter, afin de tirer d'embarras ses employés et de réparer les brèches faites à leur fortune. Or, l'impôt produit une somme fixe que l'on ne saurait augmenter ni diminuer, et l'accroisse-

(1) Voir *infra*, p. 35 et suiv.

ment qu'on voudrait lui donner en établissant des impôts extraordinaires a aussi une limite infranchissable » (p. 344).

Le prince, dit Ibn-Khaldoun, se voit obligé de diminuer le nombre de troupes et des administrateurs, il s'ensuit un affaiblissement pour l'Empire.

6°) Des raisons d'ordre général qui se rattachent à celles de ses idées qu'on pourrait appeler plus proprement sociologiques. Pour Ibn-Khaldoun, la société est soumise à une évolution nécessaire qui comporte différents degrés ; Aussitôt qu'elle est parvenue au plus haut degré de perfection que sa nature lui permettait d'atteindre, la décadence commence et l'amène peu à peu à sa destruction. Rien ne peut arrêter cette chute. Ibn-Khaldoun s'efforce de montrer que tout concourt, les raisons économiques comme les autres, à empêcher que la dynastie ou l'Empire menacé ne se ressaisisse : « Si la décadence d'un empire commence, rien ne l'arrête : le souverain ne pourrait en effet diminuer son luxe et se remettre à mener l'ancien train de vie sans susciter la réprobation ; avec l'affaiblissement du sentiment patriotique, si le souverain adopte plus de simplicité dans son genre de vie, il s'ensuit une diminution de son prestige qui enhardit le peuple contre le gouvernement. A vrai dire, cette destruction, telle que la conçoit notre auteur est en général la simple substitution d'un groupe dominant (une dynastie et ses clients) à un autre. Il semble que ce soit surtout dans ce sens que notre auteur entende le terme d'empire qu'il emploie si fréquemment (dans le sens où l'on disait par exemple « l'Empire des Abbassides »). Peut-on dire qu'il applique également sa théorie aux autres formes de la société, aux autres groupes, tels que la nation proprement dite, la cité (conçue en tant que groupement déterminé de la population urbaine) etc...? Il ne paraît pas.

De la comparaison des textes, il semble résulter que, dans l'esprit de l'auteur, sa théorie a un aspect double. Le premier sur lequel il ne nous a donné aucune précision, en

dehors de quelques vues assez vagues sur la grandeur et la décadence de certaines nations, concerne les peuples proprement dits, en tant qu'entités culturelles. Le second concerne, non l'évolution générale et proprement dite de l'ensemble d'une nation, mais, d'une façon beaucoup plus précise, l'évolution de la puissance politique qui, à certains moments et à la suite de circonstances historiques, est dévolue à certains groupes. Pour parler le langage de notre auteur, « la noblesse », c'est-à-dire le fait de détenir la suprématie politique, est « un accident de la vie humaine ». Mais sa conservation, l'effort qu'elle demande pour être effectivement maintenue dans une lignée, exige trop d'énergie pour lui permettre d'être durable. Il faut au groupe dominant lutter contre les poussées extérieures qui tendent à le dépouiller de son autorité et de ses prérogatives, en s'opposant à son œuvre ou même en l'imitant, en enchérissant sur elle. Mais il lui faut aussi surtout résister à ses propres penchants que la richesse, le bien-être, les jouissances du pouvoir et les flatteries attirent vers la mollesse et la négligence. De plus, il faut compter avec les lois de l'hérédité qui permettent rarement à des générations successives d'une même famille de présenter les mêmes dons et les mêmes aptitudes (1).

Ainsi conçue, la théorie d'Ibn-Khaldoun peut, même de nos jours, être utilement rappelée. Cependant, il est bien rare que dans d'autres pays que l'Afrique du Nord, elle se vérifie, surtout dans les limites étroites que lui a assignées Ibn-Khaldoun. Cela tient évidemment à l'instabilité politique de l'Afrique du Nord, au fait que les régions urbaines et policées étaient encerclées par des nomades toujours prêts à saisir l'occasion d'une défaillance du pouvoir. Dans l'autres pays, où la prédominance appartient à la population stable, ces causes d'affaiblissement très justement indiquées par Ibn-Khaldoun, n'ont pas toujours produit

(1) Cf. Th. RIBOT. — L'Hérédité psychologique.

des conséquences aussi radicales, car il existe évidemment des solutions transitoires qui ont prévalu. Ainsi, un groupe dominant s'adjoindra, s'annexera, au fur et à mesure qu'elles s'affirment, les personnalités les plus remarquables qui naîtront dans le reste de la nation. D'autres fois, tout en gardant le pouvoir théorique, il laissera en fait exercer celui-ci par d'autres qui sont nominalement ses subordonnés. Ainsi, Ibn-Khaldoun cite le cas des derniers émirs abassides soumis à la tutelle de véritables Maires du Palais. Mais dans le Maghreb, où la violence était plus directe et plus proche que partout ailleurs, ces demi-mesures n'avaient pas cours. On peut dire que, dans l'ensemble, de puis la conquête musulmane, tout au moins, la majorité des dynasties obéirent dans ce pays au rythme des quatre générations. L'histoire des Aghlébites offre notamment une illustration saisissante de la thèse d'Ibn-Khaldoun (1).

Ibn-Khaldoun ne restreint pas sa théorie au seul cas des dynasties, il l'applique aussi aux collectivités, aux poussées de vitalité, d'énergie et de clairvoyance qui se présentent à certains moments dans l'histoire des peuples. Mais, sauf dans le cas des suprématies politiques conquises par la force, il ne s'attarde pas à en analyser les causes. Il paraît plutôt préoccupé par l'étude de la dissolution de cette énergie. L'exemple qui l'a le plus frappé est l'histoire des tribus arabes après le premier siècle de l'Hégire. Après l'épopée musulmane et la conquête foudroyante d'immenses empires par les tribus arabes, on peut assister à ce phénomène curieux : alors qu'une partie, probablement l'élite de leurs membres, se fixait sur les territoires conquis et se mêlait à leurs populations, la majorité retourna à son état de demi-barbarie dans la péninsule d'où elle était sortie, ou dans d'autres territoires à peu près déserts. Mais en tous cas, la position éminente qu'elles avaient occupée ne leur appartenait plus en tant que tribus arabes.

(1) M. WONDERHEYDEN. — La Berbérie Orientale sous la dynastie des Benou-El-Arlab.

MORALE D'IBN-KHALDOUN

Bien qu'il n'y ait dans l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun rien qui ressemble à un traité de morale pratique ou théorique proprement dit, on rencontre épars dans son œuvre, bien des passages, souvent assez longs, où il expose ses idées en la matière. A la même époque, les moralistes de l'Europe étaient pour la plupart des théologiens pour qui comptait seule la morale individuelle en tant que conduite destinée à préparer le salut supra-terrestre de l'homme. Ils se préoccupaient très peu de ce qui avait attiré surtout l'attention des anciens : la morale sociale et civique. Chez Ibn-Khaldoun, au contraire, la plus grande place est faite à la morale sociale. Ce qui compte pour lui surtout, c'est la santé morale du groupe et les répercussions que la conduite de l'individu peut avoir sous le tonus de la collectivité.

Dans les deux cas, notre auteur fait preuve d'un fatalisme très marqué et même d'une tendance assez grande au pessimisme. En ce qui concerne les individus, nous avons vu comment il semble affirmer que toutes les modalités de leur caractère proviennent des conditions matérielles dans lesquelles ces individus se trouvent placés. A ce premier aspect du fatalisme s'en ajoute un second, c'est la volonté divine, dont Ibn-Khaldoun parle le plus souvent dans les termes les plus extrêmes du « fatum mahometanum » : « La perversité et la vertu arrivent à l'âme par l'inspiration de Dieu ».

Lorsqu'il parle des différents penchants de l'homme, notre auteur se place toujours au point de vue de leurs effets sur la société. Et c'est à ce propos que l'on voit paraî-

tre ses tendances. Bien qu'il ne formule jamais de préceptes proprement dits et qu'il estime que toutes ces choses arrivent fatalement, il n'en formule pas moins des jugements quelquefois très explicites. Ibn-Khaldoun place par-dessus toutes les vertus, la force d'âme et la modération. Comme les philosophes de l'antiquité, et pour les mêmes raisons, il fait l'éloge de la médiocrité, à cause justement des vertus sociales à celle-ci. A vrai dire, la médiocrité prônée par notre auteur est bien plus sévère que l'idéal de citoyen modeste, mais cependant aisé, que nous décrivent Aristote et Platon. Placé dans un pays qui, surtout alors, était bien plus déhérité que la Grèce, Ibn-Khaldoun se fait le théoricien d'une morale de pays pauvre, d'une pauvreté aggravée par l'anarchie d'une part et le despotisme d'une autre, qui concouraient pour empêcher tout essor économique.

Lorsqu'il parle de ces vertus qu'il admire, Ibn-Khaldoun semble perdre de vue ses propres considérations qui font résulter le genre de vie de la nature du pays et des modalités de la production. Les philosophes grecs considéraient que, même dans la cité idéale qu'ils s'efforçaient d'imaginer, il fallait nécessairement faire place et admettre l'esclavage et une sorte d'ilôtisme des classes inférieures. Pour notre auteur, la société idéale, celle qui n'asservit pas l'homme, c'est la tribu nomade de pasteurs oisifs et farouches qui voient dans leur extrême sobriété et dans leur bravoure les meilleurs soutiens de leur indépendance. Cet état lui paraît le seul acte à sauvegarder les vertus guerrières d'une tribu et sa moralité. Aussitôt que les hommes font appel à une autre autorité que celle de leur groupe immédiat, pour les protéger, Ibn-Khaldoun considère qu'ils font un premier pas vers un avilissement qui les prépare à subir de prochaines tyrannies. « La soumission aux autorités fait perdre à un peuple ses vertus guerrières, il n'essaie plus de résister à l'oppression... Une tribu s'avilit qui consent à payer des impôts et des contri-

butions ». Cet ascétisme qu'Ibn-Khaldoun célèbre, subissant probablement en cela l'influence des écoles et des sectes mystiques si nombreuses à son époque, il le rencontre et l'admire aussi dans d'autres états que la vie nomade ; ainsi, il parle en termes élogieux de certains étudiants de sa connaissance qui, durant des années entières se nourrissaient exclusivement de lait. Ce régime les rendait, dit-il, à la fois plus vertueux et plus intelligents.

Mais le pessimisme de notre auteur reparaît lorsqu'il nous affirme que les bonnes dispositions ne résistent presque jamais à l'influence dissolvante du bien-être. La religion même ne lui paraît pas un frein suffisant pour maintenir les hommes dans le droit chemin : « De toutes les qualités, l'homme contracte celle du mal avec le plus de promptitude, surtout lorsqu'il s'est habitué aux jouissances de la vie... Telle est la disposition de tous les hommes, excepté le petit nombre que Dieu a favorisé de sa grâce » (p. 267).

Mais Ibn-Khaldoun n'est nullement un anarchiste. Il s'élève contre les conséquences de la tyrannie, mais distingue parfaitement entre la soumission à une volonté extérieure et l'obéissance spontanée à une règle que l'on a adoptée et à laquelle on croit. « Alors que la soumission à une autorité humaine fait perdre à un peuple ses vertus guerrières, il n'en est pas de même de la soumission à la loi religieuse, aussi la loi divine ne fait-elle pas perdre l'esprit d'indépendance ; il n'en est pas de même d'une administration présidée par un prince » (*ibid.*). Il explique ainsi la psychologie des hommes qui firent l'épopée islamique. Ceux-ci avaient un idéal religieux qui leur permettait d'accepter une discipline, sans rien perdre pour cela de leur esprit d'indépendance. C'est que leur cohésion venait du dedans d'eux-mêmes, de leur enthousiasme et de leur soumission à la loi religieuse, et non de la crainte d'une autorité. « Chaque individu avait un moniteur qui le retenait dans le devoir. Ce moniteur était la religion ; pour elle on renonçait aux richesses..... » (p. 422).

Plus tard, ces vertus s'affaiblirent ; au lieu de l'humanité du début de l'ère islamique, apparurent les violences des factions : « L'autorité modératrice qui, exercée d'abord par la religion, venait d'être remplacée par la force d'un parti et par celle de l'épée... la réalité du kalifat disparut. Le Gouvernement devint une monarchie pure ». (*Ibid.*)

On sent percer chez notre auteur la conception de ce qui fait l'idéal des sociétés démocratiques, c'est-à-dire l'obéissance en quelque sorte spontanée à la loi qui devient partie intégrante de la personnalité du citoyen. Pour Ibn-Khaldoun, cet état n'est pas compatible avec la civilisation, il n'est pas pour lui d'Etats policés qui ne soient gouvernés par un souverain absolu ou une oligarchie sans frein. Aussi place-t-il cet idéal seulement dans la quasi barbarie des nomades presque primitifs. Nous voyons sa pensée se débattre dans un dilemme tragique ; il discute déjà la question qui se posera en Occident au XVIII^e siècle, surtout avec Rousseau, et dans des termes qui présentent une certaine analogie avec celui-ci. Comme lui il croit à l'influence démoralisatrice des grands Etats, et des grandes cités, de la civilisation, de la culture intellectuelle et du bien-être matériel. Tous deux croient que ces progrès, par ailleurs désirables, impliquent le despotisme et la corruption dont ils constatent le résultat avilissant pour les individus.

Pour Ibn-Khaldoun, il semble que ce soit là la réponse que se sont faite tous les penseurs à qui la question s'est posée pour la première fois, il faut choisir entre la barbarie ou la servitude. L'indépendance et la dignité ne sont pas compatibles avec la vie urbaine ni le bien-être qui supposent tous deux l'asservissement du plus grand nombre. Il est émouvant de voir l'un des précurseurs de la sociologie arrêté par cette première antinomie que s'attachent à résoudre nos sociétés modernes.

LA POSITION INTELLECTUELLE D'IBN-KHALDOUN

A la fin de cette étude, il importe d'essayer d'embrasser en un coup d'œil d'ensemble les caractères principaux de l'œuvre d'Ibn-Khaldoun.

La personnalité d'Ibn-Khaldoun est particulièrement marquante. D'ordinaire les hommes d'étude, portés aux patientes recherches et à l'érudition sont des natures tout à fait opposées à l'action. Chez Ibn-Khaldoun, au contraire, l'immense érudition dont il fait preuve dans ses œuvres d'historien, ni sa culture encyclopédique de théoricien, de juriste, de philosophe, ne le séparent nullement du monde extérieur, il reste, avec un degré d'acuité exceptionnel, observateur prompt à recueillir les enseignements de la vie qui l'entoure. Il reste aussi homme d'action ; on peut même dire que, pendant une partie notable de sa vie, il l'est frénétiquement. Il est peu de carrières aussi tourmentées, aussi pleines de vicissitudes, de chutes, et de retours à la fortune, de voyages et d'aventures, que la sienne. Pour avoir eu la tenacité de mener pendant tant d'années cette vie de luttes dangereuses et de déplacements continuels, il fallait que notre philosophe possédât à côté de son goût de l'étude et de la méditation une ambition insatiable et inquiète, disons le mot, un caractère d'aventurier de grand style.

Tout ce que nous savons d'Ibn-Khaldoun montre dans son caractère une grande bravoure, une grande indépendance et beaucoup de fierté. Dans ses luttes et ses conspirations il semble qu'il n'hésita jamais à payer de sa personne ; peut-être même se montrait-il souvent téméraire, ce qui explique nombre de ses revers. Lors-

que plus tard vieilli et assagi il se retira au Caire, la charge de cadi malekite qu'il occupa lui fut plusieurs fois retirée à cause de son caractère « dur et inflexible » qui le mettait souvent en conflit avec les puissants.

Une personnalité aussi fortement marquée ne peut manquer de transparaître dans une œuvre quelque objective qu'elle veuille rester. Le trait principal des Prolégomènes est ce que l'on a appelé leur objectivité, l'auteur y décrit des faits et s'efforce d'en tirer des lois sans nous dire explicitement quelles sont ses préférences, son idéal ni ses goûts, mais cette objectivité n'est-elle pas plutôt un pessimisme déguisé ? Ibn-Khaldoun est un homme d'Etat malchanceux qui, à chaque instant, semble dire : « les lois historiques que j'énonce sont désolantes, mais ainsi va le monde ». Et ce caractère pessimiste est renforcé par la proposition qui implicitement ou explicitement revient toujours dans ses exposés théoriques : c'est que la connaissance des faits ne permet nullement, à son avis, d'agir en vue de modifier leur succession. La fatalité est présente à chaque page des Prolégomènes, et il pourrait dire, comme un écrivain moderne : « l'expérience est une lanterne qui éclaire le chemin parcouru ».

L'étudiant remarquable que fût Ibn-Khaldoun pendant sa jeunesse se serait peut-être, en des temps moins troublés, contenté des joies de l'étude. Mais son adolescence fut marquée par de terribles secousses. Tunis est assiégée et prise, la dynastie régnante détrônée ; puis c'est la révolte des tribus et celle des citadins et un nouveau changement de dynastie, par là-dessus, le fléau de l'épidémie décime la cité et tue les parents du jeune étudiant. Il ne lui suffit plus de vouloir la quiétude et la vie contemplative pour les trouver, et d'aussi terribles événements étaient de nature à ébranler sa foi dans l'efficacité de l'étude et de la méditation. Désormais, Ibn-Khaldoun sera un caractère divisé ; intellectuel peu convaincu de l'utilité de ses spéculations, et même le niant parfois, et homme d'Etat idéaliste, sou-

pirant après l'Empire puissant, policé et vertueux (auquel il revient toujours comme à un modèle inaccessible en parlant des premiers kalifes), mais contraint par le malheur des temps à s'abaisser à l'intrigue et aux pratiques de violence anarchiques dont il sait cependant les conséquences désastreuses pour la communauté.

Mais dans cette carrière aventureuse, où il s'est décidé à hurler avec les loups, Ibn-Khaldoun ne fut pas plus heureux. Le philosophe s'est fait courtisan, conspirateur, diplomate, condottière et chef de bande, il a été ministre, ambassadeur et général, il a été successivement au service des principales dynasties de l'Afrique du Nord et même d'Andalousie, sans parvenir à dépister la malchance qui le poursuivait. Malchance dont nous ne pouvons que le plaindre, sans parvenir à la déplorer ; s'il avait fait une belle carrière, Ibn-Khaldoun eût été un grand personnage satisfait, qui eût tout au plus enrichi la littérature de l'un de ses recueils de maximes de gouvernement sentencieuses et banales, comme il y en eût tant. Mais le philosophe ambitieux heurta rudement l'adversité : il médita chaque fois de cuisants revers, voulut en connaître les causes. Cela l'amena à essayer de « démonter » ces phénomènes historiques, et le mécanisme qui régissait l'ascension de certains au pouvoir et à la souveraineté. Chaque fois il reprit la lutte par un autre biais, passa de la conspiration à la diplomatie, à l'administration, à la guerre, etc. Expérience palpitante de vie, parfois presque lyrique, qui devait lui faire paraître singulièrement pâles et inexacts « les ouvrages d'Aristote et les leçons du Moubedan » dont il parle avec tant de dédain.

On a reproché à Ibn-Khaldoun sa versatilité et le peu de fidélité qu'il montra envers ses maîtres successifs. Il faut se placer pour juger sainement ces choses à l'époque où elles se déroulaient ; si l'on se reporte à l'histoire de cette époque et cela dans tous les pays, il semble bien qu'il n'y eût alors de trahison jugée vraiment infamante que sur le terrain religieux. Hormis cela, soldats et hommes d'état ser-

vaient un maître ou une dynastie, et non comme de nos jours une patrie. Et dans l'époque troublée que traversait l'Afrique du Nord, le chaos des événements ne pouvait que se refléter dans les consciences.

Une autre cause de ce stoïcisme attristé d'Ibn-Khaldoun est que ses goûts d'homme d'étude et d'homme d'action n'étaient pas facile à concilier. Cet homme cultivé devait certainement apprécier et admirer les raffinements de la civilisation et de la vie urbaine, mais il avait aussi le goût de la fierté et de l'indépendance. Ce qu'il voyait alors lui montrait que ces deux idéals étaient antinomiques : ceux qui voulaient jouir de la vie urbaine étaient voués à subir la tutelle tyranique d'un prince ou les incursions de tribus guerrières et pillardes. Pour lui (et son expérience confirmait cette règle), la force des plus barbares régit les plus civilisés. Il en avait toujours été ainsi en Afrique du Nord depuis la chute de Rome, et un peu partout ailleurs l'histoire donnait des exemples nombreux de ce conflit.

Ibn-Khaldoun qui a érigé en système le résultat de ses observations, plus encore que le résultat de son érudition, croit fermement que toute cité policée doit tomber très vite sous les coups des barbares. Il ne croit pas non plus que cette suite d'empires, d'élévations et de chutes soit un acheminement vers un progrès quelconque. Comme les anciens, il est persuadé que l'âge d'or est derrière lui. A vrai dire, sa conception n'a rien de commun avec l'âge d'or des anciens ; pour lui, la société et les hommes parmi lesquels il vit sont les descendants dégénérés des premiers musulmans, il se conforme sur ce point à la tradition qui prévalut de bonne heure, celle de l'excellence des créateurs de l'Islam et de la décadence de leurs successeurs. C'est là, chez les musulmans, une croyance traditionnelle et qui explique nombre des faits les plus importants dans leur histoire ; presque tous les réformateurs qui, surtout en Afrique du Nord, furent aussi des chefs politiques et des fondateurs de dynas-

ties, se sont présentés comme voulant restaurer la pureté primitive de l'Islam.

Ibn-Khaldoun qui vécut en une période d'incontestable décadence, fut aussi le théoricien par excellence des décadences. Il est à remarquer qu'Ibn-Khaldoun s'attarde plus volontiers à étudier les lois suivant lesquelles se défont les empires que celles qui président à leur naissance ou plus exactement il s'attarde au processus qui fait naître les nouveaux Etats de la ruine des anciens.

Il ne paraît pas considérer qu'il puisse exister des améliorations ni des progrès possibles. Même le regain de vitalité qu'il signale au début des empires, lors de l'accession d'une dynastie nouvelle, n'est qu'un éclat temporaire destiné à s'éteindre bientôt. Ainsi ce cycle monotone d'élévations et de chutes de dynasties et d'Etats ne renferme pour lui aucun principe bienfaisant. C'est un Vico, dont la spirale ne serait que descendante.

Un dernier trait du caractère d'Ibn-Khaldoun, c'est qu'il paraît croire peu à la personnalité. Parlant du caractère inné des hommes, il semble dire qu'il n'a aucune importance et que leur personnalité dépend uniquement du milieu et de l'éducation. Hormis son admiration pour les premiers musulmans, il ne semble guère croire dans l'existence de héros ni d'hommes de génie ; quant aux événements historiques, ils se déroulent, mus par des causes qui échappent à l'emprise de la personnalité humaine. Ainsi il ne dépend pas du bon naturel d'un souverain ni de sa clairvoyance de retarder le cycle fatal des quatre générations. Les dynasties qui s'élèvent, le font par suite de la décadence de celles à qui elles succèdent et de l'esprit de corps de leurs partisans. Tout cela est donc affaire du moment historique et d'opportunité. Et si, dans sa vie, Ibn-Khaldoun s'est conduit souvent en intrigant sans grands scrupules, ce machiaveliste avant la lettre ne croit pas au Prince.

Plus d'un siècle après Ibn-Khaldoun paraissaient dans

ce « Monde de la Chrétienté » qu'il connaissait si mal, une œuvre de philosophie politique qui par bien des traits appelle la comparaison avec certaines parties des Prolégomènes. Machiavel a été comme Ibn-Khaldoun un homme d'Etat doublement malchanceux : au point de vue de sa carrière où il dut se résigner malgré ses efforts à ne jouer qu'un rôle de second plan ; et au point de vue de ses idéals, car il eut la douleur de vivre à une époque dont les convulsions préparaient la décadence politique de l'Italie. Comme Ibn-Khaldoun, Machiavel s'est consolé de ne pas voir naître l'Etat puissant et uni qu'il souhaitait, en analysant le mécanisme qui fait naître ou se désagréger les Empires.

Une autre analogie de Machiavel avec Ibn-Khaldoun réside dans l'attention qu'accorda l'historien florentin à l'organisation militaire : il eut voulu être général nous disent ses biographes, et ne le pouvant, il se fit instructeur des milices de la Seigneurie. Le goût d'Ibn-Khaldoun pour les choses militaires lui a fait consacrer dans les Prolégomènes plusieurs chapitres à la stratégie. D'autre part, dans ses œuvres, sans tracer comme le tunisien une théorie générale de l'esprit de corps et de la cohésion des sociétés, le florentin en un siècle où la guerre était affaire de mercenaires soutint la thèse des armées nationales défendant leur propre sol, et soumit à la Seigneurie plusieurs projets d'organisation de milices qui furent en partie réalisés.

Nous avons déjà comparé aussi Ibn-Khaldoun à un autre grand contempteur de la civilisation. Comme J.-J. Rousseau (chez qui cette idée est au fond une survivance du Moyen-Age et même de certains auteurs de l'antiquité), il montre une foi solide dans les vertus de l'ascétisme. D'ailleurs cette idée resta latente jusqu'au XVIII^e siècle ; il faut arriver, pour voir arriver la thèse contraire, jusqu'à Mandeville et sa « Fable des Abeilles », et plus tard, à St-Simon et Fourier. Mais cette comparaison fait ressortir des différences profondes : pour J.-J. Rousseau comme

pour Ibn-Khaldoun, la population des cités se compose d'hommes qui sont gâtés par la civilisation, mais le philosophe genevois représente l'homme primitif, l'homme de la nature comme un être plein de bonté, de douceur et de vertus idylliques. Pour Ibn-Khaldoun, ces vertus primitives qui dégénèrent dans les cités, ne sont nullement idylliques, au contraire, elles sont fondées sur la rudesse et l'esprit guerrier : c'est l'endurcissement aux privations, l'habitude de la guerre, l'esprit de corps offensif, en un mot, les qualités qui font d'un groupe de nomades une horde redoutable.

La fierté d'Ibn-Khaldoun le fait opter énergiquement ; puisque, pense-t-il, il faut choisir entre la servitude dans un Etat organisé ou la liberté dans une tribu primitive mais douée d'un puissant esprit de corps, il ne cache pas que toute sa sympathie va à la tribu indépendante. Comme plus tard Nietzsche, il semble dire que l'asservissement du plus grand nombre est la condition de la civilisation, mais il approuve ceux qui se refusent à servir et préfère les fiers nomades qui ne paraissent dans les cités que pour les conquérir et en devenir les maîtres.

*
**

Le caractère principal de l'œuvre d'Ibn-Khaldoun est qu'il a donné résolument le pas à l'observation sur le raisonnement abstrait. Quoique connaissant l'Organon d'Aristote et les œuvres de logiciens arabes, il ne se borne pas lorsqu'il veut philosopher, à procéder à des déductions faites en partant de principes théologiques ou philosophiques. Sur ce point, il rompt nettement avec la tradition scolastique et se montre le précurseur, sinon le créateur de la philosophie de l'histoire et de la sociologie fondée sur l'observation et la synthèse des faits.

Nous avons signalé dans les chapitres précédents combien la vue de l'Etat égyptien était de nature à faire réfléchir notre auteur et à lui montrer que ses théories de l'évo-

lution historique n'étaient pas applicables à tous les pays. Mais les Prolégomènes étaient déjà composés alors.

Dans toute son œuvre, Ibn-Khaldoun fait preuve d'une foi religieuse entière, il ne discute jamais aucun dogme et ne montre aucun goût pour la métaphysique ni les querelles théologiques. Cependant, malgré qu'Ibn-Khaldoun ait toujours affirmé sa parfaite orthodoxie, il existe des points de son œuvre où l'on pourrait entrevoir une certaine parenté d'esprit avec les philosophes de l'Espagne arabe. Aussi, lorsqu'il traça les grandes lignes de l'évolution des sociétés, il ne fait pas de distinction bien marquée entre celles composées de Croyants et les autres ; il se contente d'énumérer les conditions économiques, l'habitat, etc... On voit la portée d'une pareille position de départ et les conséquences que l'on pourrait en tirer. — En d'autres endroits, il revient à plusieurs reprises, mais très brièvement, sur les causes de l'élan initial qui met en mouvement les tribus nomades lorsqu'elles partent en guerre pour piller les villes et s'emparer du pouvoir. Elles le font souvent, dit-il, « sous prétexte de réforme religieuse » ; une pareille phrase en dit long dans un pays où presque toutes les dynasties ont eu cette origine, elle laisse percer tout au moins sur ce point, un incontestable scepticisme. Plus loin, parlant des exercices spirituels des mystiques soufis, il se hâte d'ajouter « Le Maître Abou Ishac El Isfaraini réproouve ces exercices » (p. 227), critique à la fois précise et détournée.

Il est probable que l'un des ressorts de la méditation d'Ibn-Khaldoun fut le désir de prendre position dans les querelles fameuses des Chabiia. Ces querelles mettaient aux prises les partisans de la prééminence des musulmans de race arabe et les partisans de l'égalité de tous, quelle que fut leur origine. Cette controverse dont il est aisé de voir la portée politique tint beaucoup de place dans la vie intellectuelle de l'Islam, notamment dans l'Andalousie. Il est curieux de remarquer qu'Ibn-Khaldoun, qui était d'origine

arabe, était partisan de l'égalité. On conçoit que ses opinions sur ce point aient été influencées par ses relations avec les différentes dynasties Berbères, surtout les Mérinides. Cependant, à l'époque où il écrit les Prolégomènes, il se trouve au milieu d'arabes, les descendants des Hilaliens, et il est leur ami. Ce voisinage et cette alliance ne modifient par cependant ses opinions sur ce point, bien au contraire, ses jugements sur eux n'en sont que plus sévères.

Mais Ibn-Khaldoun ne s'est pas contenté, comme la plupart des théoriciens musulmans de l'égalité, de la fonder sur des données théologiques, d'affirmer par exemple, que tous les musulmans sont égaux devant Dieu. Il a résolu cette question d'une façon originale. Rappelons-nous que sa démonstration comprend deux points principaux : 1° Il affirme que, à leur naissance, la mentalité de tous les hommes est pareille et ne se modifie que par l'éducation qu'on leur donne. 2° Voulant créer une théorie positive de la noblesse il l'a fondée, non sur la naissance, mais sur cette sorte de solidarité qu'il a appelée : « Assabia » (mot que Slane a traduit par esprit de corps). (Ce terme que l'on pourrait traduire aussi par « alliance étroite, faisceau (au figuré) » a été revêtu par Ibn-Khaldoun d'une acception originale. Il en est de même pour l'acception du terme « ômrane » pris au sens de « civilisation » alors qu'il signifie plutôt « peuplement »).

Ibn-Khaldoun a insisté d'une façon toute particulière sur l'influence de l'économie sur la vie politique : il a soutenu que le genre de vie des sociétés et la mentalité des hommes qui les composent sont liés à la structure économique de leur société. Il a montré également comment les questions fiscales régissent en grande partie la durée même des Etats. Sur ce point, il semble que ses théories soient restées exactes et s'appliquent parfaitement à des Etats dont l'économie est statique.

Enfin, cette prééminence qu'Ibn-Khaldoun accorde à

l'observation sur le raisonnement fait de ses Prolégomènes un document unique sur l'Histoire de l'Afrique du Nord. Il montre d'une façon tragique les causes de l'émiettement politique et de l'insécurité qui sévissait dans ces pays: alors que presque partout ailleurs la féodalité aboutit à des régimes stables soit à tendance centralisatrice comme en France, soit autrement comme en Allemagne, l'Afrique du Nord suit une marche inverse. La raison qu'en donne Ibn-Khaldoun c'est que ce pays est entouré de déserts qui servent de refuge à tous les perturbateurs, et où, de plus, rôdent des nomades qui sont de redoutables barbares, toujours prêts à répondre à l'appel des ambitieux et des mécontents. Ainsi, alors qu'en Europe, depuis les dernières invasions des mongols, la zone habitée par des peuples policés s'était considérablement étendue, dans le Maghreb se perpétuait la même situation qu'au temps de l'Empire romain : le Maghreb restait formé par une zone de pays civilisés, toujours soumise à la menace des barbares environnants... Au fond, sa situation était pire encore que dans l'antiquité, car la fondation de quelques cités au Maroc (Fez notamment) ne compensait nullement la dévastation de l'Ifrikia et de ses cités, ainsi que l'avance générale de l'élément nomade ou demi nomade.

Dans les autres pays, depuis le haut Moyen-Age, l'évolution s'est faite dans le sens de l'influence grandissante des villes et de la vie urbaine; les populations des campagnes ont imité celles des villes dans la mesure du possible. Au contraire, en Afrique du Nord, il semble, si l'on compare les récits des voyageurs qui les ont visitées à des intervalles éloignés, que la plupart des villes soient allées en diminuant d'importance depuis le Moyen Age. Elles ont presque toutes été périodiquement pillées ou subjuguées. Il en est de même des populations de cultivateurs paisibles qui n'ont guère pu prospérer dans ces conditions. Ainsi au Maroc, où l'on a la surprise de ne pas rencontrer un seul village dans de très vastes régions, d'une remarquable fer-

tilité cependant. L'histoire de l'Afrique du Nord au Moyen Age offre le caractère d'une expérience historique dont il y a bien peu d'exemples, celui d'une régression continue. Grâce à Ibn-Khaldoun, nous pouvons suivre pas à pas dans son histoire des Berbères le déroulement de ces phénomènes sociologiques d'une ampleur et d'une importance exceptionnelles. Et nous en trouvons dans les Prolégomènes l'analyse et l'explication.

Enfin, il ne faut pas oublier un autre fait d'une portée immense et qui retentit dans l'œuvre d'Ibn-Khaldoun, (contemporaine des grandes invasions mongoles) comme une confirmation de sa théorie réalisée sur une échelle beaucoup plus vaste qu'en Afrique du Nord, c'est la destruction par d'autres peuples nomades venus d'Asie, des plus belles provinces de l'Empire arabe d'Orient.



L'œuvre d'Ibn-Khaldoun présente un caractère incontestablement médiéval, non seulement à cause de l'époque où elle se place, mais à cause de son esprit. On se sent en le lisant aux antipodes de l'optimisme de la Renaissance. La contemplation des chefs-d'œuvre de l'art et de la philosophie antique commençaient à infuser alors aux meilleurs esprits d'Europe un regain d'activité, une foi solide (puisque fondée sur un passé dont l'existence était incontestable) dans l'intelligence humaine et dans ses possibilités. Ibn-Khaldoun, au contraire, est un intellectuel honteux ; il pose en principe que sa science ne sert de rien puisque le cours catastrophique de l'histoire telle qu'il la conçoit est inéluctable, il n'a aucune confiance dans la sagesse ni dans la loyauté des hommes. On retrouve latents chez lui les traits simplistes de la psychologie poussée au noir, de Hobbes, cet autre esprit médiéval : l'idée de l'individu de proie ne songeant qu'à la rapine et doué d'une avidité sans choix ni mesure.

Autre trait de découragement, le plus grave peut-

être : les arts et les sciences, tout ce qui fait la grandeur de l'humanité est presque mis par Ibn-Khaldoun sur le même pied que les pires débauches, ou plutôt en est considéré comme inséparable. Il se refuse à voir dans les études un effort pour approfondir l'intelligence ou annoblier la nature humaine, ce ne sont pour lui que des raffinements corrupteurs de la véritable noblesse, qui est l'esprit de corps et la bravoure indomptable. Peut-être était-ce la rançon d'une conception trop artistique de l'étude, celle des logiciens voluptueux de l'Andalousie ou de la Perse, dédaigneux des méthodes précises, et ne voyant dans la science qu'un « kief », une délectation plus subtile que les autres. Tous ces traits aboutissent chez lui à cette tendance qui est le fond de la mentalité médiévale : celle qui considère le progrès comme un symptôme de décadence et de perdition ; et cet autre trait : une délectation toute spéciale et que nous avons peine à imaginer à l'idée des châtiments et des catastrophes, un goût très grand pour tout ce qui humilie les hommes, pour toutes les pensées et les événements qui rabattent tous leurs élans de confiance et d'optimisme et les ramènent à une profonde abjection, à un sentiment d'impuissance jugé salutaire. Rétorique et imagination catastrophique, qui font les prédicateurs de grand style et les prophètes.

A partir de la Renaissance les penseurs de l'Europe savent qu'il y a derrière eux des modèles de civilisation et d'organisation politique qui ont produit des œuvres grandioses. Ils en concluent que l'on peut atteindre ces modèles ou se rapprocher d'eux ; les hommes qui les ont créés, sont considérés comme des ancêtres dont le souvenir dicte aux hommes une émulation féconde. De plus, au point de vue social, l'antiquité donne le modèle d'institutions rationalisées, d'un effort continu, quoique plus ou moins heureux pour les améliorer grâce à l'étude et à la discussion. Position extrêmement importante au point de vue philosophique et de laquelle découleront toutes les sciences sociales

et une bonne partie de la philosophie d'Occident.

Pour Ibn-Khaldoun, il n'y a d'ancêtres que les nomades farouches et dénudés, car, comme tout le Moyen-Age, il a perdu tout véritable souvenir de l'antiquité (il semble ajouter foi aux fables populaires pour lesquelles l'aqueduc de Zaghouan et le colisée d'El-Djem ont été bâtis par des géants ou des génies, tout comme en Occident on croyait Virgile magicien). Au reste — et ce trait se retrouve dans le Moyen Age chrétien — connaîtrait-il ces peuples qu'ils lui feraient horreur : ce sont des païens, des réprouvés plongés pour l'éternité dans les flammes de l'enfer, et dont au fond il déplore de descendre. Pour lui, le monde a commencé avec l'Islam et il est impie de chercher ailleurs des exemples ou de se reporter à d'autres traditions.

Ibn-Khaldoun est le philosophe d'une décadence, l'expérience que son œuvre commente est l'histoire d'un déclin au milieu duquel il vécut. Comparée aux œuvres qui mûrissaient à la même époque, de l'autre côté de la Méditerranée, la sienne dégage une impression de tristesse, de repliement sur soi-même. C'est un esprit qui met de tous côtés des bornes à son entendement ; les exemples concrets sur lesquels il raisonne sont ceux d'institutions condamnées, les traditions intellectuelles qui l'ont formé ne sont plus vivifiées par aucun contrat extérieur ni par aucune émulation, elles ont épuisé l'élan, le potentiel qu'elles renfermaient, et vont désormais se retirer du jeu ; la Renaissance se fera sans elles. Ibn-Khaldoun survient au moment où se prononce, se fait définitive la cassure entre proche Orient et Occident, qui, jusque là, tant bien que mal, collaboraient au point de vue intellectuel.

*
**

Il est difficile de savoir avec assez d'exactitude quelle a été l'influence d'Ibn-Khaldoun et la diffusion de ses ouvrages. Les copies de son œuvre sont relativement nombreuses ; au cours du XIX^e siècle elle a été entièrement imprimée dans son texte arabe et traduite en turc.

Les Prolégomènes sont actuellement beaucoup lus dans les pays de langue arabe, mais ce n'est peut-être là que l'effet d'une mode relativement récente et remontant au dix-neuvième siècle. Il est à croire en effet que si l'œuvre d'Ibn-Khaldoun avait été l'objet d'une étude attentive dans les siècles précédents, cette étude eût provoqué la rédaction de commentaires plus ou moins nombreux et volumineux. D'ailleurs Ibn-Khaldoun avait le tort de n'être pas un modèle de « beau style » entendu au sens que l'on donnait à ce mot en Orient. Il écrit une langue directe, précise, se rapprochant du langage parlé, sans afféteries, sans subtilités grammaticales ni affectations de bel esprit. On ne rencontre jamais chez lui cette rhétorique fade qui est allée en envahissant les siècles qui suivirent, mais souvent la sobriété même de son style jointe à la vigueur de sa pensée atteint à une véritable et hautaine grandeur.

Il faut dire aussi que cette rareté ou cette absence de commentaires s'explique par le fait que les Prolégomènes touchent à des sujets scabreux et qu'ils contiennent implicitement une condamnation des institutions politiques qui restèrent en vigueur dans le pays musulman. Sur ce point, comme sur bien d'autres, s'appesantit durant des siècles, le silence produit par cet étonnant conformisme qui régna dès avant cette époque sur tous les penseurs de l'Islam et auxquels Ibn-Khaldoun fit une dernière et éclatante exception.

D'ailleurs les enseignements même qui se dégagent des Prolégomènes sont loin d'être une invite à l'esprit de recherche ni à la hardiesse des innovations. L'influence des Prolégomènes ne pouvait que renforcer la soumission et le découragement ; l'objectivité d'Ibn-Khaldoun est en effet singulièrement étroite, elle aboutit à tout accepter, elle déclare inévitable et incohérent à la nature des choses les maux qu'elle dénonce et dont elle décrit cependant le mécanisme.

En d'autres temps, il se fut trouvé immanquablement

des disciples pour tirer des Prolégomènes les conclusions pratiques qu'ils renferment. Peut-être même l'auteur les eût-il tirées lui-même. Mais il ne faut pas oublier qu'Ibn-Khaldoun fut un courtisan et qu'il fit œuvre d'historiographe ; cela le prédisposait peu à énoncer des vues séditieuses : reconnaissons que, malgré cela, les Prolégomènes sont une œuvre singulièrement hardie pour un courtisan.

Mais en tout cas, sa voix resta sans écho, en d'autres circonstances, l'œuvre de ce génial précurseur aurait dû être l'élan créateur d'une science, elle aurait pu enfanter une longue suite d'études, être le point de départ d'une école. Rien de tout cela ne se produisit. Les Prolégomènes furent le dernier éclat que jeta ce que l'on a appelé justement la Renaissance arabe dont le flambeau devait passer ensuite en Europe.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS

Le seul manuscrit des Prolégomènes certainement contemporain de l'auteur existe à Fez, à la Bibliothèque de la Mosquée Karaouyne. C'est un manuscrit en deux volumes d'écriture moghrébine qui fut envoyé du Caire par IBN-KHALDOUN lui-même, qui en faisait don à cette bibliothèque. Ce manuscrit a été certainement revu par lui: en tête du premier volume, vient l'acte de donation écrit et signé de sa main. L'authenticité de cet acte est certifiée et sa signature légalisée par deux notaires du Caire. Par cet acte, IBN-KHALDOUN lui-même affectait à perpétuité ce livre à titre de donation pieuse faite à cette bibliothèque. Ce manuscrit, que nous avons pu examiner grâce à l'obligeance de M. le Capitaine TRUCHET, commissaire du Gouvernement à Fez, offre cette particularité curieuse de contenir à la fin du second volume, des chansons en langue vulgaire ; quelques-unes d'entre elles ont été, d'après ce savant^a arabisant, composées par IBN-KHALDOUN dans sa jeunesse, lors de son séjour à Fez. Elles contiennent, en effet, des tournures et des locutions que l'on retrouve encore aujourd'hui dans le parler Fasi.

Il existe, à la même bibliothèque, un manuscrit de l'Histoire Universelle, contemporain du premier, faisant partie probablement de la même donation, mais d'écriture orientale, d'une présentation et d'une reliure très luxueuse et enrichi de quelques enluminures.

Il existe, en outre, des copies manuscrites, des Prolégomènes surtout, en assez grand nombre, dont plusieurs à la Bibliothèque Nationale, mais aucune ne présente l'intérêt de celle de Fez.

IMPRIMÉS

Le texte arabe de l'*Histoire Universelle*, y compris les Prolégomènes, a été édité à Boulaq en 1867 en 7 volumes in octavo. Il en existe aussi une édition turque (traduite *in extenso*).

IBN-KHALDUNI, *Narratio de expeditionibus Francorum in terras Islamismo subjectas*. E codicibus boldeianis edidit et latine vertit Carolus Joannes, Tornberg Upsal, 1840, in-4°, 154 pages.

Histoire de l'Afrique sous la dynastie arlabite et de la Sicile sous la domination arabe.

Traduction Desvengers, Paris, 1841.

Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique Septentrionale, par IBN-KHALDOUN, traduit de l'arabe par M. le baron de Slane.

Alger, Impr. du Gouvernement, 1852-1856, 4 vol. in-8°.

Les Prolégomènes, d'IBN-KHALDOUN, traduits en français et commentés par M. de Slane. — Paris, Impr. Impériale 1863-1865, 2 vol. in-4°.

Tiré des notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, T. XIX, première partie et T. XX, première partie.

FRANK (Hermann). — *Beitrag zur Erkenntniss des Sufismus nach Ibn-Haldûn*. (Documents pour la connaissance du Soufisme d'après Ibn-Khaldoun). — Leipzig, 1884, in-8°.

IBN-KHALDOUN. — *Histoire des Benou'l-Ahmar, rois de Grenade*, traduite par M. Godefroy Desmombaynes. — Impr. Nationale, 1899, in 8°, 91 pages.

Selection from the Prolegomena of IBN-KHALDOUN with notes an English-German glossary, by Duncan B. Macdonald. — Leide, 1905, 111 pages in-16.

VAN-DEN-BERGH (Simon). — *Umriyas.....* (Esquisses des sciences mahométanes selon Ibn-Khaldoun. — Leide, 1912.

HUSSEIN (T.). — *Etude analytique et critique de la philosophie sociale d'Ibn-Khaldoun.* — Paris, A. Pedone, 1917, in-8°, 223 pages.

R. MAUNIER. — *Les idées économiques d'un philosophe arabe au XIV^e siècle.* — IBN-KHALDOUN, in *Revue d'Histoire Economique et Sociale*, 10 P. in-8°.

R. MAUNIER. — *Les idées sociologiques d'un philosophe arabe au XIV^e siècle,* in *Revue internationale de Sociologie*, Mars 1915. 12 pages, in-8°.

A. SAKKA. — *La Souveraineté en droit musulman*, thèse de droit, Paris, 1916.

E.-F. GAUTIER. — *Les siècles obscurs du Maghreb.* Paris, 1928, 1 vol. in-8° de 430 pages.

M. VONDERHEYDEN. — *La Berbérie orientale sous la dynastie des Benou-el-Arlab, 800 à 909.* Paris, Geuthner, 1927, 1 vol. grand in-8° de 327 pages.

Vu, le Rapporteur

H. DAUDIN.

Vu, le Doyen,

G. CIROT.

Vu et permis d'imprimer:
Bordeaux, le 1^{er} mars 1930,

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

IMPRIMERIE ROUMEGOUX et C^{ie}
Savenay (Loire-Inférieure)
11 - 1930 — 2309
